MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXVI - 2016

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

LES ÉGLISES ROMANES DU PAYS TÒY (avec une proposition de chronologie comparée)

par Emmanuel Garland*

L'ancienne vallée de Barège¹ (Hautes-Pyrénées, canton de Luz-Saint-Sauveur), aujourd'hui communément appelée Pays tòy, présente une densité remarquable d'églises d'origine médiévale présentant des caractères romans affirmés, que ce soit dans l'art de bâtir et d'élever ces édifices, ou dans leur décor sculpté. Pour autant leur attribution aux XI^e ou XII^e siècles pose question car les habitants de la vallée de Barège se sont inspirés des formes et des techniques constructives romanes pendant quasiment tout le Moyen Âge. C'est ce phénomène que nous avons essayé d'analyser dans le but de percevoir à quelle époque furent réellement construits ou décorés les édifices de cette vallée et de définir la place de l'art roman du Pays tòy dans le panorama régional.

Un territoire enclavé, mais non totalement isolé (fig. 1)

Le Pays tòy forme le bassin supérieur du gave de Pau enrichi au niveau de Luz-Saint-Sauveur du Bastan et de l'Yse, qui dévalent le premier du Tourmalet, le second du Bergons (fig. 1 et 2). Ce modeste territoire de 340 km², dont seule une fraction des terres est utilisable par l'homme, est ceint de toutes parts de hautes montagnes. Le seul débouché naturel dégagé en toute saison, ou presque, est celui creusé par le gave de Gavarnie. Il conduit au nord vers le Bas-Lavedan et Lourdes, mais il est fermé par le défilé de Pierrefitte, les « gorges de Luz ». L'étroitesse de ce défilé et l'instabilité naturelle des roches qui le surplombent sont telles que l'ancien chemin qui le traversait était tracé à flanc de colline, sur la rive droite du gave. Un passage difficile, dite « échelles d'Anciüs », peu après Villelongue, en marquait le début². Les échanges avec les autres vallées avoisinantes (vallée de Campan, Haut-Aragon, vallée de Cauterets) nécessitent de franchir des cols fortement enneigés pendant de longs mois.

Une histoire obscure jusqu'au XIVe siècle

Jusqu'au XIV^e siècle, les sources directes sur le Pays tòy sont rarissimes. Seules quelques chartes de donation des abbayes de Saint-Savin-en-Lavedan et de Saint-Pé-de-Générès³, du prieuré de Saint-Orens-en-Lavedan, du cartulaire de

^{*} Communication présentée le 17 mai 2016, cf. infra « Bulletin de l'année académique 2015-2016 », p. 295.

^{1.} Les textes médiévaux parlent de vallée de Baredga, Barrega, ou encore Baretge (1319). Sur la graphie Barège (avec ou sans s) et sur celle de Pays tòy, voir Jean-Louis Massoure, La Maison en Barège du Moyen Âge à nos jours. Vallées de Luz, de la Bat-Sus et de Gèdre-Gavarnie, Villeneuve-sur-Lot, Langues et civilisations romanes, 2009, plus particulièrement p. 11-25. Nous suivons ici les recommandations de cet auteur et retenons « vallée de Barège » pour l'histoire ancienne, « Barèges » pour la commune, et « Pays tòy » pour le territoire d'aujourd'hui avec son patrimoine.

^{2.} Ce sentier est indistinctement désigné dans les textes anciens comme le « sentier de Dabant-Ayga », « l'escala de Barège » ou encore sentier des Abbats. J.-L. MASSOURE, *Le Pays tòy*, Villeneuve-sur-Lot, Langues et civilisations romanes, 2^{nde} édition, 2014, p. 19.

^{3.} Aujourd'hui Saint-Pé-de-Bigorre, à l'ouest de Lourdes.

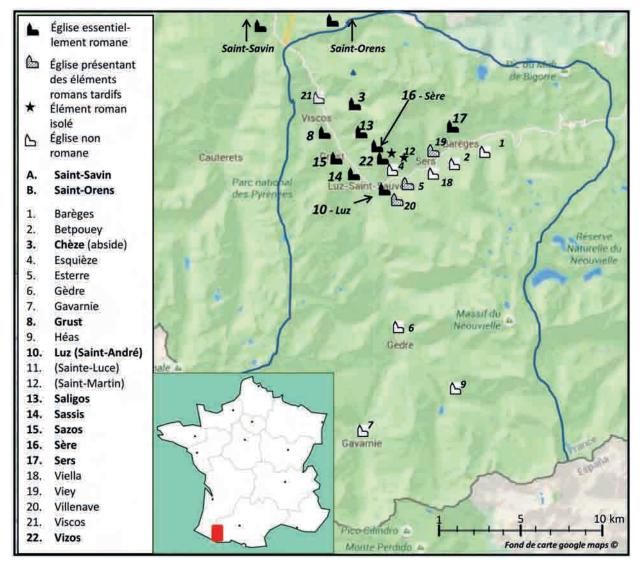


Fig. 1. Localisation des églises et vestiges romans du Pays tòy. Carte E. Garland.

Bigorre ou encore du Livre vert de Bénac nous livrent quelques renseignements, le plus souvent limités à la mention de toponymes ou de noms de familles. Pierre de Marca, dans son *Histoire de Béarn*⁴, est un peu plus prolixe. L'ensemble des informations a été compilée au XIX^e siècle par Jean Bourdette⁵. On en retiendra les points suivants :

- X°-XI° siècles : les cartulaires de Saint-Savin, de Saint-Orens et de Saint-Pé de Générès mentionnent des possessions en vallée de Barège.
- Vers 1106-1112 : les fors de Bigorre reconnaissent une individualité particulière aux habitants de la vallée de Barège.
- 1200 : la construction en cours de l'église de Luz est attestée par une inscription gravée, rédigée en vieux gascon, encastrée dans un mur de l'église. Toutefois cette inscription n'est pas à son emplacement d'origine.

^{4.} Pierre DE MARCA, Histoire de Béarn contenant l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, marquis de Gothie, princes de Béarn, comtes de Carcassonne, de Foix et de Bigorre, Paris, 1640 (réédition : Éditions des régionalismes & PRNG éditions, 2007).

^{5.} Jean Bourdette, Annales des sept vallées du Labéda, Argelès, 1898-1899, 4 tomes. Voir principalement les tomes 1 et 2.

- 1236 : date mentionnée sur le petit monument funéraire aujourd'hui encastré dans le mur nord du bras nord du transept de l'église de Luz, à l'extérieur.
- 1294 : épitaphe de l'archiprêtre Vital, encastrée dans la façade de l'église de Sassis. Sère y est mentionné comme l'archiprêtré de la vallée.
- 1360 : traité de Brétigny. La Bigorre devient anglaise. Elle le restera une dizaine d'années.
- 1362 : la famille Saint-André donne l'église éponyme de Luz aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Dès lors elle est rattachée à leur commanderie de Gavarnie.
- 1601 : une avalanche détruit le village de Chèze (104 morts) en emportant une grande partie de son église. Une autre avalanche détruit le village de Saint-Martin, lequel ne s'en relèvera jamais vraiment et finira par disparaître au siècle suivant.
- 21 juin 1660 : séisme destructeur dont l'épicentre est à Bagnères-de-Bigorre, et qui connut de nombreuses répliques dans les semaines qui suivirent. Il fut ressenti sur un rayon de 250 km et causa de nombreux dégâts matériels dans toute la Bigorre.
- 23 mai 1750 : nouveau séisme, cette fois-ci dans le Lavedan. D'une moindre intensité, il n'en eut pas moins des conséquences désastreuses sur nombre d'édifices fragilisés.
- 1754 : percement de la route actuelle au fond des gorges de Pierrefitte, facilitant l'accès aux voyageurs et permettant l'acheminement de la pierre de Lourdes dans la vallée, matériau de choix pour toutes les restaurations d'églises aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Ainsi la vallée de Barège fit partie dès les débuts de la féodalité de la vicomté de Lavedan, elle-même rattachée à la Bigorre dont elle constitue la partie sud-occidentale. Malgré la rareté et l'indigence des sources écrites, les historiens s'accordent à penser que le peuplement fixe de la vallée de Barège ne survint qu'assez tardivement, peut-être aux IXe-Xe siècle, sous l'impulsion des abbayes de Saint-Savin et de Saint-Orens⁶. Tous les auteurs, de Pierre de Marca à Benoît Cursente en passant par Jean Bourdette et Maurice Berthe, ont relevé l'attachement des Barégeois à leur indépendance, leur méfiance vis-à-vis du pouvoir féodal, vicomtal (Lavedan), comtal (Bigorre) ou royal. Les Barégeois reconnaissaient leur légitimité, mais seulement pour autant que le droit de s'administrer eux-mêmes leur était garanti. Parmi les caractères singuliers du Pays tòy, on note l'existence d'un grand nombre d'abbayes laïques⁷, singularité que le Pays tòy partage avec une partie du reste de la Bigorre et le Béarn voisin. La création de ces abbayes laïques ne pouvant avoir eu lieu qu'à une époque antérieure à la réforme grégorienne (Pierre de Marca la fait remonter à l'époque carolingienne, quand le pouvoir central chercha à profiter des revenus de l'Église), la création de la plupart des paroisses barégeoises (ou plus exactement la construction d'églises auxquelles était attaché un desservant nommé par le seigneur laïque) et donc la christianisation en profondeur de la vallée en tant que structure stable, composante de la société locale, est antérieure au milieu du XI^e siècle⁸. On n'en a cependant pas encore trouvé de trace archéologique probante en dehors de la présence de sarcophages anciens autour de l'église de Sère. Maurice Berthe, qui a étudié les recensements médiévaux de la Bigorre, note que dès 1313 le Pays tòy comporte 17 villages et que tous ceux-ci existent encore aujourd'hui, à l'exclusion de Saint-Martin9. Il évalue alors la population totale à moins de 2000 habitants, ce qui fait une moyenne de moins de 125 habitants par église.

^{6.} Jean-Louis Massoure, la Maison en Barège..., p. 23.

^{7.} On parle d'abbayes laïques en Béarn et plutôt, à la suite de Jean Bourdette, d'abbés lays en Bigorre, en se focalisant sur les droits et privilèges de l'abbé. L'existence d'abbayes laïques est attestée dans tous les villages de la vallée sauf là où existait une institution ecclésiastique indépendante : Sère, siège de l'archiprêtré, et Gavarnie, création hospitalière (hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem).

^{8.} Plusieurs éléments corroborent cette appréciation : la donation en 1362 de l'église Saint-André de Luz par la famille éponyme aux hospitaliers de Gavarnie semble bien être le fait d'une seigneurie laïque se dépossédant de son bien au profit des hospitaliers ; de même le fait que l'archiprêtré fut installé à Sère, dont les formes anciennes (« cera ») laissent imaginer une origine monastique (cella), hors de toute emprise d'un seigneur laïque, sont des indices, faibles il est vrai, mais des indices tout de même qui laissent supposer que la société barégeoise s'était dotée d'une organisation de ce type.

^{9.} Maurice Berthe, Le comté de Bigorre. Un milieu rural au bas Moyen Âge, Paris, SEPVEN, 1976, p. 26 et seq.

Les édifices conservés

Le Pays tòy conserve une vingtaine d'églises réparties sur seize communes. Toutes sont de dimensions très modestes, à l'exception de celles de Luz¹⁰ et de Sère, toutes deux romanes et qui ont manifestement joué un rôle particulier dans la vie ecclésiale de la vallée, et de celles construites ou reconstruites beaucoup plus récemment, lors de l'expansion démographique de la vallée (Barèges, Gèdre, Viella)11. Rares sont les édifices qui ont disparu sans laisser de trace : l'église du village abandonné de Saint-Martin, et quelques chapelles. L'existence de deux linteaux romans sculptés conservés en remploi (l'un dans l'église de Vizos, l'autre comme linteau d'une maison particulière à Esquièze) témoigne de la disparition d'édifices dont certains connus par des textes ou apparaissant sur des cartes anciennes. La plupart des églises du Pays tòy présentent des caractères déjà connus à l'époque romane (forme et structure), mais aucune n'est parvenue à nous dans son état primitif. Toutes subirent de nombreuses transformations, certaines liées à des changements de mode de vie, à l'augmentation de la population ou aux réformes religieuses : ajout de porches en façade ainsi que de chapelles latérales donnant aux édifices une forme de croix latine, introduction de retables baroques suite à la Contre-Réforme, voûtement de la nef lorsque celle-ci était primitivement charpentée. D'autres transformations résultent des destructions par la guerre, le feu, les mouvements telluriques, les avalanches, inondations et autres catastrophes naturelles qui furent nombreuses dans cette zone centrale des Pyrénées. Cela nous amène à définir ce que nous entendons par église romane en Pays tòy: dans le contexte de cette étude, il s'agit des édifices construits entre l'an mille et l'époque à laquelle apparaît un changement de paradigme. Celui-ci s'observe vers le milieu voire le troisième quart du XIIIe siècle, et concerne le plan des édifices (avec l'apparition du chevet plat et du plan en croix latine), le voûtement (la pierre s'impose aux dépens des toitures charpentées couvrant les nefs), la forme et la dimension des fenêtres (plus larges, en lancette, avec motifs trilobés, etc.), ou encore les éléments décoratifs (apparition de quadrilobes, etc.). Le manque de repères chronologiques fiables et la persistance des habitudes prises au XIIe siècle rendent illusoire toute tentative de datation absolue des édifices mais la prise en compte simultanée de plusieurs critères (plan, élévation, matériaux, forme des ouvertures, sculpture) permet de les situer dans le temps les uns par rapport aux autres. Dans plusieurs cas, la simplicité des édifices rend cette tâche particulièrement hasardeuse. Néanmoins, au final, de l'examen du bâti, pour autant qu'il puisse être fait aujourd'hui - la plupart des édifices étant crépis, tant intérieurement qu'extérieurement -, il nous apparaît que le Pays tòy conserve :

- Neuf édifices dont la construction est tout ou partie romane. Ce sont, dans l'ordre alphabétique, les églises de Chèze, Grust, Luz, Saligos, Sassis, Sazos, Sère, Sers et Vizos.
- Trois édifices dont certaines parties présentent des affinités avec l'art roman. Il s'agit de l'église de Viey, qui a conservé un tympan-linteau roman mais dont on sait que, détruite par un incendie, elle fut refaite en 1714, et dont les seuls vestiges romans semblent être le linteau et le clocher-mur¹²; de celle de Villenave¹³, qui adopte un plan à nef unique ouvrant sur une abside semi-circulaire, avec utilisation de cargneule et de pilastres-raidisseurs au chevet, mais dont la réalisation est tardive; de l'église d'Esterre dont le portail s'inscrit dans la tradition romane, mais dont l'édifice lui-même adopte un plan à chevet plat qui témoigne d'une construction post-romane.
- Quatre églises médiévales, mais qui ne doivent quasiment plus rien à la tradition romane. Ce sont les églises de Betpouey et Esquièze (fin XIIIe-XIVe siècle), Gavarnie et Viscos (XIVe siècle)¹⁴.
- Quatre édifices dont la construction est plus récente encore et qui ne présentent aucun caractère médiéval. Ce sont les églises de Barèges, Gèdre, Notre-Dame d'Héas, et de Viella.

Rappelons enfin l'existence de deux linteaux romans sculptés en remploi : à Vizos et à Esquièze.

^{10.} Dorénavant, pour désigner l'église Saint-André de Luz-Saint-Sauveur, nous utiliserons le toponyme « Luz », nom de l'ancien bourg, en le différenciant ainsi du nom actuel de la commune (Luz-Saint-Sauveur) qui, lui, se réfère à trois bourgs regroupés qui ont chacun leur église : Luz, Saint-Sauveur et Villenave. Jusqu'en 1842, la commune de Luz s'étendait au sud jusqu'au cirque de Gavarnie.

^{11.} L'église de Barèges a été reconstruite en 1846, celle de Gèdre à la fin du XIX^e siècle. Quant à celle de Viella, elle fut transformée et partiellement reconstruite aux XVIII^e et XIX^e siècles au point d'en avoir fait disparaître les vestiges médiévaux.

^{12.} L'église est aujourd'hui orientée ouest-est, avec la porte d'entrée à l'est, à gauche du clocher-mur qui pourrait bien être le dernier vestige de l'église primitive.

^{13.} Villenave, autrefois village indépendant, a été rattaché à la commune de Luz-Saint-Sauveur en 1823.

^{14.} Ces datations sont purement spéculatives. La seule chose certaine, c'est que ces édifices ne présentent aucun caractère roman.

Les débuts de l'art roman

Aucun des neufs édifices romans ne présente de caractère qui pourrait le rattacher au « premier art roman » tel que défini il y a un siècle par Puig i Cadafalch et qui se trouve bien attesté un peu plus à l'est, en Haut-Comminges (Vallée du Louron, Larboust et Val d'Aran en particulier)¹⁵. À ce titre, la Bigorre semble marquer la limite occidentale de la pénétration du « premier art roman » sur le versant nord des Pyrénées, alors que son influence s'exerce en Haut-Aragon, jusqu'aux portes de la Navarre (Baguës). Aucune église tòy n'est construite en petits moellons réguliers taillés au marteau ou n'offre un décor d'arcature. Seules les églises de Sère (nef et absides) et de Sassis (chevet) présentent actuellement un appareil de moellons, taillés grossièrement, qui se rapproche de ce qui se faisait au XI° siècle dans l'aire d'influence du « premier art roman ».

Sère et Luz, paradigmes des églises romanes du Pays tòy

Parmi les neuf églises que nous avons qualifiées de romanes, celles de Sère et de Luz semblent avoir joué un rôle particulier, ce qui mérite qu'on s'y attarde un peu.

Saint-Jean-Baptiste de Sère (commune d'Esquièze-Sère) (fig. 2)¹⁶

L'origine du toponyme (dérivé de *Cella* ainsi qu'il est attesté par les documents les plus anciens), le fait qu'on ne connaisse pas d'abbé lay associé et que la population de Sère soit toujours restée très modeste (six feux lors du recensement de 1429)¹⁷, et enfin l'importance de l'édifice (la seule église à trois nefs de toute la vallée), tout concourt à confirmer le rôle à part de cette église, qui fut le siège de l'archiprêtré. La tradition en fait remonter la construction au XI^e siècle. Qu'en est-il vraiment? L'église se présente aujourd'hui sous l'aspect d'un édifice de plan basilical¹⁸, long de 25 m et large de 13,60 m (dans œuvre), avec trois nefs parallèles débouchant sur autant d'absides, sans transept. Il est aujourd'hui voûté : en cul-de-four dans les absides, en berceau dans les nefs. On accède à l'église par un large portail sculpté percé dans le mur occidental. Ce portail est protégé par un porche ouvert sur trois côtés. Un petit clocher-mur à deux logettes surmonte le portail. De l'examen de l'appareil, Françoise-Claire Legrand et Nelly Pousthomis-Dalle¹⁹ ont conclu à trois campagnes de construction : la première aurait concerné le mur nord ; la seconde le chevet ; la troisième aurait consisté en une reprise de la façade occidentale, la construction du portail et du porche. L'affaire est plus complexe car l'église a été non seulement restaurée mais également transformée à plusieurs reprises, et certaines de ces reprises ne sont pas antérieures au XVIII^e ou XIX^e siècle²⁰. À preuve la présence d'un oculus entouré d'un cordon de billettes au

^{15.} Sur cette notion de « premier art roman », voir Éliane Vergnolle et Sébastien Bully (dir.), Le « premier art roman », cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2012, 456 p. La géographie de l'extension de ce « premier art roman » reste à faire. Sur le versant nord de la chaîne des Pyrénées, les témoins les plus occidentaux se trouvent en vallée du Louron (Armenteule, Loudenvielle, Saint-Calixte de Cazaux-Fréchet...). Il n'y en a pas en vallée d'Aure bien que l'on observe son influence indirecte sur un certain nombre d'édifices du XII^e siècle (Jézeau, chapelle d'Agos, Saint-Barthélemy de Vielle-Aure). Il n'y en a pas non plus en vallée de Campan (mais il est vrai que la haute vallée de l'Adour ne conserve plus aucun édifice roman). Sur le développement du « premier art roman » dans le Val d'Aran, lire Emmanuel Garland, « Les débuts de l'art roman dans la Val d'Aran », dans M.S.A.M.F., t. LXXII, 2012, p. 81-105.

^{16.} À ne pas confondre avec l'église Saint-Blaise de Sère-en-Lavedan, située à 20 km au nord.

^{17.} Maurice Berthe, Le comté de Bigorre..., p. 26.

^{18.} Au sens où on entend ce terme quand on évoque l'art roman dans les Pyrénées et la Catalogne, à savoir que le plan basilical désigne un édifice à trois nefs – la nef centrale étant plus large et plus haute que les nefs latérales – ouvrant sur un chevet comprenant autant d'absides, l'abside centrale étant plus large (et souvent précédée par une travée droite légèrement plus étroite que la nef) que les latérales. Le plus souvent l'abside principale est éclairée par trois fenêtres alors qu'une seule fenêtre, axiale, éclaire les absides latérales (quelquefois deux). Il n'y a pas de transept. La nef est généralement éclairée par des ouvertures percées dans le mur du bas-côté sud seulement, l'entrée étant située dans la partie occidentale d'un des murs gouttereaux, le plus souvent au sud. Ce plan fut le plus répandu pour les édifices romans d'importance dans la région et les exemples en sont très nombreux : Saint-Aventin, collégiale de Saint-Gaudens, mais aussi Saint-Martin du Canigou, Fuilla, Bossost, Santa Maria de Cap d'Aran (Val d'Aran), églises de Taüll, d'Obarra, etc.

^{19.} Françoise-Claire Legrand et Nelly Pousthomis-Dalle, « L'église de Sère : étude archéologique », dans *Lavedan et Pays Tòy*, n° 14, Argelès-Gazost, SESV, 1982, p. 21-37.

^{20.} Corniche en pierre de Lourdes ; remplacement de nombreuses pierres en pierre de Lourdes, etc.



Fig. 2. Sère, église Saint-Jean-Baptiste. Vue générale prise au nord-ouest. Cliché E. Garland.

milieu du collatéral sud et celle de modillons supportant la corniche du toit en certains endroits, leur absence en d'autres, le fait que la plupart sont nus, mais que quelques-uns sont ornés de motifs simples (rouleaux); la présence de billettes à certains endroits de la corniche; le fait que les arcades de la nef n'ont ni la même hauteur, ni la même largeur, tant au nord qu'au sud; la présence de pierre de Lourdes dans de nombreuses parties de l'édifice (dont la corniche intérieure), etc. Au final, si les parties les plus anciennes de l'église de Sère pourraient remonter au XI° siècle – et pourquoi pas même un peu avant²¹ –, cela ne concerne que le mur gouttereau nord. En effet le chevet et le mur sud appartiennent clairement à une seconde campagne de construction qui ne remonte qu'au XII° siècle, comme la forme et la composition de la fenêtre axiale l'indiquent, de même que les rares éléments sculptés, décoratifs, de la corniche et de l'oculus méridional. Dans ces conditions et en l'absence d'autres éléments probants, il n'est pas certain que la conception de l'édifice sous sa forme basilicale remonte au XI° siècle. Encore moins son voûtement de pierre. En effet, compte tenu, entre autres, de la faiblesse des contreforts²², la nef et les bas-côtés de l'église primitive furent probablement couverts d'une simple charpente. Ils ne furent voûtés que dans un deuxième temps, peut-être même seulement à l'époque moderne. À l'origine, seul le triplet absidial était voûté en pierre²³.

Un examen comparatif révèle que l'église de Sère, dans sa forme actuelle, présente des caractéristiques qui ont peu d'équivalent dans cette région des Pyrénées²⁴. Cela conduit à penser que cet édifice somme toute ambitieux (eu égard aux moyens humains dont disposait la vallée) fut réalisé par des artisans locaux. En dépit d'éléments plus anciens,

^{21.} Il est probable que Sère a été une paroisse bien avant le XI^e siècle (au sens de lieu de culte où les principaux sacrements pouvaient être administrés).

^{22.} Ces contreforts se réduisent à de fins pilastres plus décoratifs que réellement efficaces.

^{23.} Comme de nombreuses églises romanes de cette partie centrale des Pyrénées. Cf. les églises du Val de Boi en Catalogne ou celles du Val d'Aran, dans leur état primitif.

^{24.} Qu'il s'agisse des édifices à plan basilical relevant du « premier art roman » comme Saint-Aventin où le recours aux piles cruciformes relève d'une autre approche, ou d'un édifice à colonnes engagées comme la collégiale de Saint-Gaudens, ou encore des églises romanes du Val de Boí, en Catalogne, charpentées mais dont les nefs sont séparées par des arcades reposant sur des piles cylindriques.

je serais personnellement enclin à faire remonter sa forme basilicale à la première moitié du XII° siècle. Son porche occidental et le portail y afférant sont sensiblement plus récents. Ils ont été édifiés au moins en une génération, voire plus probablement deux, après l'achèvement de la nef et du chœur, au tournant de l'an 1200. Le portail s'organise autour d'un tympan semi-circulaire, sans linteau, sur lequel est sculpté un chrisme trinitaire²⁵ inscrit dans un cercle, entouré de deux médaillons circulaires plus petits. Celui de gauche abrite l'Agneau pascal et celui de droite un pélican tenant une croix. Ces deux médaillons sont surmontés de deux oiseaux tournés vers le chrisme (des colombes ?). Un ensemble de voussures ceint le tympan. De l'intérieur vers l'extérieur on a successivement : une frise de palmettes, deux voussures plates, nues, un boudin doublé d'un plus fin, tous deux nus ; une deuxième frise de palmettes ; une troisième voussure plate, nue ; enfin un cordon de billettes, lequel forme l'archivolte du portail. Cet ensemble de voussures repose sur des piédroits évasés qui comprennent six décrochements successifs par l'intermédiaire d'une imposte dont le chanfrein est orné de palmettes. Cette imposte se prolonge sur les piliers du porche, prouvant que porche et portail ne forment qu'un. Les piédroits, dont seuls les trois premiers sont alignés avec les voussures, sont à joint vif, à l'exception du quatrième (en partant de l'intérieur) qui comprend une colonnette lisse, laquelle repose sur une base ornée d'un tore épais surmonté

par un deuxième tore, plus fin. Cette colonnette est surmontée d'un chapiteau figurant des animaux fantastiques (chevaux ailés et sphinx). À l'intérieur, les fonts baptismaux se présentent sous l'aspect d'une grande cuve cylindrique inscrite dans un massif carré, flanquée aux quatre coins de cylindres sculptés dans la masse. Son origine romane ne paraît pas faire de doute.

Saint-André de Luz (fig. 3 et 4)

L'église se présente aujourd'hui comme un édifice en croix latine auquel sont adossées, au sud, une chapelle votive érigée à la fin du Moyen Âge et, au nord, une double sacristie²⁶. Faisant abstraction de ces rajouts tardifs, il faut imaginer l'édifice primitif sous l'aspect d'une église à nef unique, large de 8 m, longue de 23,50 m, ouvrant à l'est sur une abside semi-circulaire, ce qui en fait, avec Saint-Jean-Baptiste de Sère, les deux églises de la vallée dont la capacité d'accueil est la plus grande, très loin devant toutes les autres²⁷. La nef est voûtée d'un berceau légèrement brisé, l'abside d'un culde-four. L'ensemble des voûtes est en pierre et ce, depuis l'origine semble-t-il²⁸. Pour autant qu'on en puisse juger actuellement, il n'y a pas de contrefort.



Fig. 3. Luz-Saint-Sauveur, église Saint-André. Ensemble du portail nord. Cliché E. Garland.

^{25.} Nous désignons par « chrisme trinitaire » le monogramme du Christ (X et P entrelacés) complété par un S et entouré de l'alpha et de l'oméga. Sur cette appellation et sur ce que cela signifie ou représente, voir Emmanuel Garland, L'iconographie romane dans la région centrale des Pyrénées, mémoire de thèse manuscrite, Université de Toulouse-Jean-Jaurès, 1995, t. I, p. 285 à 287 et t. II, p. 68 et suivantes. Les opinions divergent sur la signification précise des lettres, et en particulier sur les intentions trinitaires. Si cela est important pour l'interprétation de ce signe, cela est sans incidence sur cette étude qui vise à situer dans une chronologie les œuvres, non à les expliquer.

^{26.} Pour la bibliographie sur Saint-André de Luz, on se réfèrera à celle citée par l'auteur dans « L'église Saint-André de Luz-Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées) : les restaurations du XIX° siècle d'après un inédit du Père Abadie », dans M.S.A.M.F., t. LXIX (2009), p. 320.

^{27.} La « surface utile » au sol de l'église de Luz est de 170 m² environ. Celle de Sère se répartit en 120 m² pour sa nef centrale (y compris l'abside principale) et environ 50 m² pour chacun des collatéraux. Cependant, compte-tenu des épais piliers qui séparent la nef de ses collatéraux, la capacité utile des deux églises est sensiblement la même. Toutes les autres églises de la vallée sont nettement plus petites.

^{28.} C'est du moins la conclusion à laquelle aboutit le père Abadie, au milieu du XIX° siècle, après avoir examiné les arcs doubleaux et la voûte décroutés. Document manuscrit reproduit dans Emmanuel Garland, « L'église Saint-André de Luz-Saint-Sauveur... », p. 313-321.



Fig. 4. Luz-Saint-Sauveur, Église Saint-André. Inscription encastrée dans le mur est du portail. Cliché E. Garland.

À l'extrémité orientale de la nef a été greffé, vers la fin du Moyen Âge, un transept bas formant deux chapelles. Trois fenêtres, agrandies à une époque indéterminée, éclairent l'abside²⁹. Ces fenêtres ont longtemps constitué l'éclairage principal de l'église, car les murs gouttereaux de la nef étaient aveugles, et seule une longue meurtrière éclairait parcimonieusement la partie occidentale de la nef³⁰. Au XIV^e siècle, on protégea l'église par une enceinte crénelée, ainsi que par deux tours³¹. La tour de l'horloge, au sud, est accolée à l'église et on peut se demander si sa base n'aurait pas été édifiée en même temps que l'église, à l'époque romane. Cette partie de l'édifice n'étant plus accessible, je n'ai pas pu le vérifier.

On accède à l'église par un large portail ménagé dans la partie occidentale du mur nord de l'église. À une époque tardive, qu'il est difficile de dater, le portail a été protégé par un vaste porche maçonné dans le mur sud duquel a été insérée, bien en vue, une dalle de 45 x 21 cm sur laquelle ont été gravées deux inscriptions (fig. 4). La première, rédigée en langue vernaculaire, se lit : « B : BLANC : PAGA / LO : LOGE : DAQE / ST : PILA : A.S : MCC » (B. Blanc paie le lieu de ce pilier l'an du Seigneur 1200)³². La seconde, rédigée en latin, mais dans une graphie très proche de la première, a été rajoutée autour (au-dessus et sur le flanc droit, avec la fin inscrite à l'envers, en retour en bas à droite). On lit : « ECCLESIA . ISTA . FUIT . DEDICATA ./ ANNO . M°CC°E/JX » (cette église a été dédiée l'an 1200/ ou 1210/ ou 1240)³³. Ce sont là les uniques repères chronologiques fiables dont on dispose pour la première moitié du XIIIe siècle en Pays tòy.

^{29.} On aperçoit, à l'extérieur, côté sud, à droite de la fenêtre, les vestiges d'une ouverture rectangulaire bouchée, probablement percée à la fin du Moyen Âge en remplacement de l'ouverture romane. En outre, on sait qu'un retable baroque ornait l'abside. Par comparaison avec ce qui s'est fait dans les autres églises de la vallée, il est probable que ce retable bouchait la fenêtre axiale et que, pour compenser, de larges ouvertures avaient été percées sur les côtés, au moins au sud (voir ce qui s'est fait à Sère).

^{30.} De nos jours, l'éclairage est beaucoup plus important : les chapelles du transept sont percées d'ouvertures qui dispensent leur lumière dans la partie orientale de la nef, et le mur occidental de l'église a été percé de quatre grandes baies.

^{31.} Les observations menées sur les fortifications concordent pour attribuer à la seconde moitié du XIV^e siècle la construction de la tour de l'arsenal et l'érection des fortifications. C'est là sans doute l'œuvre des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem à qui la famille Saint-André donna l'église en 1362. Deux évènements concomitants expliquent ces travaux protecteurs : la prise du comté de Bigorre par les Anglais en 1361 et les premières razzias des miquelets venus d'outremonts (lesquelles s'intensifièrent aux XVIII^e et XVIII^e siècles).

^{32.} Lecture et traduction dans Corpus des inscriptions de la France médiévale, vol. 8, Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, Paris, CNRS, 1982, p. 97.

^{33.} Il y a malheureusement là une difficulté épigraphique. La date communément retenue est 1240, sur la foi de la lecture de XL (retourné en LX) en bas de la dalle gravée. Ces lettres sont situées à la perpendiculaire de la ligne gravée se terminant par « ANNO. M°CC°E ». Or rien ne prouve

L'église, construite donc entre l'extrême fin du XIIe siècle et le début du XIIIe siècle, fut édifiée en une seule campagne, ou tout du moins sans interruption significative³⁴. L'ensemble fut réalisé par une main-d'œuvre locale, en utilisant des techniques simples, à l'exception notable du tympan et des modillons qui soutiennent la corniche du chevet, pour lesquels on fit appel à un atelier expérimenté³⁵. Comme le portail de Sère, celui de Luz s'organise autour de son tympan semi-circulaire, comme lui sans linteau, comme lui entouré d'un ensemble de voussures³⁶. Trois degrés précèdent la porte, accentuant la majesté du portail tout en matérialisant la transition entre le monde extérieur et la maison de Dieu³⁷. Comme à Sère, les piédroits évasés présentent six décrochements successifs (cinq à joint vif, le quatrième en partant de l'intérieur étant matérialisé par une colonne surmontée de chapiteaux) qui convergent vers la porte à double battant surmontée du tympan monolithe³⁸. Ils soutiennent une imposte sculptée. Mais contrairement à Sère, les piédroits sont ici tous parfaitement alignés avec les voussures, et l'imposte sculptée s'arrête au ras du mur gouttereau. Sur le tympan figure le Christ en Majesté assis sur un trône en forme d'arc-en-ciel. Représenté de façon traditionnelle, il bénit de la dextre levée tandis que sa senestre retient le Livre de Vie posé sur son genou gauche³⁹. Il est entouré d'une mandorle formée d'un bandeau plat gravé d'une fine ligne ondée. De part et d'autre de celle-ci est disposé le Tétramorphe. Les visages des trois animaux sont tournés vers le Christ, tandis que leurs corps, retournés, esquissent un mouvement centripète. Le symbole de Matthieu est, lui, entièrement tourné vers le Christ. Les Quatre Vivants sont dotés de fines ailes⁴⁰ et tiennent l'Évangile dans leurs pattes, serres ou mains. Une longue inscription gravée court tout autour du tympan, nous en révélant l'essence⁴¹. L'ensemble est soigné. Toutefois des détails révèlent les limites du sculpteur : telles la queue de l'aigle, comme posée sur un bloc épais, ou encore la disproportion entre les pattes, le corps et la tête du symbole de Luc. Les deux premières voussures qui entourent le tympan sont plates, la troisième (dans la continuité des colonnettes du portail) est torique, la quatrième est ornée d'un cordon de billettes ; l'archivolte a, elle, reçu un décor en faible relief orné d'un motif d'inspiration végétale similaire à celui qui court sur l'imposte horizontale (rinceau dans lequel se devine un

qu'elles y soient liées, d'autant que ces lettres sont anguleuses, alors que toutes les autres lettres de cette inscription sont arrondies (en particulier le L d'« ECCLESIA ». En outre, si le signe désignait réellement le chiffre cinquante, cela voudrait dire que le monument funéraire aurait été apposé à l'église avant l'achèvement des travaux. L'auteur du *Corpus des inscriptions de la France méridionale* (vol. 8, p. 97) fait par ailleurs remarquer que cette inscription ne correspond pas au formalisme d'une dédicace, mais en est plutôt une évocation. Compte tenu de la mention de la construction en cours en 1200 et du graphisme très proche des deux inscriptions, la lecture « ANNO. M°CCX » (1210) nous paraît la plus plausible.

^{34.} Nous avions mis en doute cette datation dans : Emmanuel Garland, « L'église Saint-André de Luz-Saint-Sauveur... », p. 321. Il n'est pas possible de développer ici les arguments qui nous ont conduit à réviser notre appréciation. Cela fait l'objet d'un article à paraître dans la *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*. De même avions-nous daté la corniche de modillons de l'abside du XIV siècle, époque à laquelle on aurait réalisé les ouvertures pentagonales qui font le tour de l'église, dans la partie supérieure des murs gouttereaux. Nous nous étions en cela laissé entraîner par un certain nombre d'auteurs. Cela ne résiste pas à l'examen. Comme l'avait montré Jean Martin en 1978, la corniche est contemporaine de la construction de l'église. Elle n'a aucune fonction défensive, au contraire de celle rajoutée à l'abbatiale de Saint-Savin (Jean Martin, « Les églises romanes fortifiées de Bigorre », dans *Tarbes et la Bigorre, Actes du congrès d'études régionales* tenu à Tarbes du 16 au 18 juin 1978, Tarbes, 1979, p. 73-78). Nous n'avons plus de doute quant au fait que les modillons sont contemporains du portail. La présence de motifs qui ne sauraient être antérieurs à l'extrême fin du XII siècle (tels les rais d'escarboucle – encore sommaires – ou encore la présence d'un écu historié sur un autre modillon) ne sauraient servir d'argument en faveur d'une réalisation beaucoup plus tardive. Ils sont l'œuvre d'un sculpteur expérimenté recruté pour ce travail, probablement extérieur à la vallée, au fait des autres grands chantiers régionaux contemporains.

^{35.} De combien de personnes se composait cet atelier ? Impossible à dire. On ne peut exclure qu'il n'y eut qu'un seul maître-sculpteur appelé de l'extérieur, assisté d'ouvriers locaux moins qualifiés.

^{36.} La description qui suit reprend, en l'amendant, celle que nous avions donnée dans Emmanuel Garland, « Les portails romans du Lavedan », dans *Cultures et solidarités dans les Pyrénées centrales et occidentales*, Actes du 56° Congrès régional de la Fédération Historique de Midi-Pyrénées, Tarbes, 2007, p. 442-445.

^{37.} Si traditionnellement on considère que l'extérieur d'une église relève du monde profane, alors que l'intérieur en est le lieu sacré par excellence, il ne faut pas oublier qu'un espace sacré était également délimité autour des églises. Cet espace, qui correspondait sans doute à Luz à l'enceinte actuelle, est cependant davantage un espace protégé – d'asile au sens premier – qu'un espace cultuel. Cela n'enlève donc rien au rôle de la porte comme passage du profane au sacré, comme nombre d'inscriptions médiévales l'attestent.

^{38.} Il mesure 2 mètres de large.

^{39.} Sur la représentation traditionnelle du Christ en Majesté entouré du Tétramorphe dans les Pyrénées, voir Emmanuel Garland, *L'iconographie romane...*, t. II, p. 74 et suivantes.

^{40.} Bien qu'à peine discernables, les ailes du symbole de Matthieu sont bien figurées, elles aussi.

^{41.} On lit sur le linteau : [QVOTANNIS SPOLIATA S]ERPENS SE PELLE VETVSTA EST HVMILIS MVLTVM LASCIVVM NEGLIGE CVLTVM SI CVPIS INTRARE QVOD IAM PATET HOC T[IBI] QVA[ERE], et à droite sur la voussure : [MIGRANTI IVSTO CAELEST]IS PANDIT[VR] AVLA CVI CHRISTVS......VIRGINIS OR[TVS] (Le serpent qui, chaque année se dépouille de son ancienne peau, est très humble. Néglige un culte impur ; si tu désires entrer [en ce lieu] qui est déjà ouvert, recherche cela pour toi. La demeure céleste s'ouvre au juste qui meurt, à qui le Christ... [né de] la Vierge) d'après le *Corpus des inscriptions de la France médiévale...*, vol. 8, p. 94-95.

motif dérivé de palmettes et de fleurs de lis)42. Les deux premières voussures ne sont pas tout à fait nues : outre qu'un chrisme, inscrit dans un bandeau circulaire, est sculpté en faible relief sur l'extrados de la première 43, toutes deux ont reçu aussi bien sur leur intrados que sur leur extrados un décor peint. Il n'en reste que des vestiges très effacés, mais suffisants toutefois pour pouvoir les attribuer à l'époque médiévale. Le plus significatif et le mieux conservé figure la main de Dieu, au sommet de l'intrados de la deuxième voussure. Placée dans l'alignement du chrisme et de la tête du Christ au tympan, elle révèle d'une part que le chrisme ne se substitue pas entièrement à la représentation du Christ (sinon, pourquoi les avoir figurés tous deux ?)44, d'autre part que sculpture et peinture se complétaient. Ainsi à chaque fois que nous rencontrons des voussures nues, il faut garder en tête que certaines, peut-être, reçurent un décor peint. La sculpture des deux chapiteaux qui surmontent les colonnes des piédroits est nettement plus maladroite que celle du tympan. À gauche, ce sont deux quadrupèdes informes qui s'affrontent; leurs têtes se rejoignent à l'angle de la corbeille. À droite, ce sont deux autres quadrupèdes d'un style bien différent mais tout aussi informes, qui entourent un personnage d'angle : réminiscence de la représentation de Daniel dans la fosse aux lions, ou simple expression de l'homme aux prises avec la bestialité et le mal, et les dominant? Une inscription a été gravée sur chacune des bases des colonnes que le Corpus des inscriptions de la France médiévale propose de dater de la fin du XII^e siècle⁴⁵. Le latin correct dans lequel elles ont été rédigées tout comme l'aspect savant de l'inscription qui court à la base et autour du tympan (et dont le modèle liturgique ou scripturaire reste à identifier) contrastent avec la rudesse de la sculpture et indiquent que le commanditaire, l'abbé lay ou plus vraisemblablement le curé de la paroisse, étaient lettrés. Tout incite à dater l'exécution du portail de Saint-André de Luz, le plus ancien conservé en Lavedan, du tournant de l'an 1200, ce que corroborent les analyses épigraphiques et la forme évasée des bases des colonnes qui encadrent le portail.

L'autre grand ensemble sculpté de l'église de Luz, c'est sa corniche de modillons qui court le long des murs gouttereaux de la nef et autour de son chevet. On y reconnaît deux ateliers. Le premier, à qui fut confiée l'exécution des vingt-neuf modillons du chevet, est un atelier expérimenté qui réalisa là un ensemble de qualité qui mêle scènes historiées, animaux familiers ou fantastiques, palmettes et motifs géométriques, et au centre, dans le prolongement de la fenêtre axiale, la main de Dieu bénissant. Toutefois si le dessin est soigné et la sculpture généralement fine (mais pas toujours), le relief est modéré et leur qualité plastique n'est en rien comparable avec celle des modillons en haut relief sortis des ateliers béarnais, par exemple. Le second atelier s'est vu confier l'exécution des modillons des murs gouttereaux de la nef. C'est là l'œuvre d'artisans médiocres qui sculptèrent des motifs simples, dont certains grivois. Protégé par la tour de l'Arsenal, un enfeu a été inséré dans le mur nord du transept, à droite de la porte moderne qui donne accès à l'église. Cet enfeu maçonné comprend un petit sarcophage qui abrite le corps d'une fillette morte en 1236 (voir *infra*). Il n'est pas à son emplacement d'origine puisque ni la tour de l'Arsenal ni le croisillon du transept n'existaient à cette époque.

Les autres édifices romans de la vallée : Chèze, Grust, Saligos, Sassis, Sazos, Sers et Vizos

Ces six édifices, quasiment tous fortement modifiés au cours de leur histoire, n'en laissent pas moins deviner leur état initial et présentent des caractères qui justifient l'attribution de leur conception et de leur construction initiale à l'époque romane⁴⁶. Certains ont conservé leur portail roman, sculpté. Nous les décrivons brièvement, par ordre alphabétique.

^{42.} Le décor de l'imposte s'arrête curieusement au ras du retour extérieur du dernier décrochement, au point de jonction avec l'archivolte extérieure, laissant là une pierre nue. Le principe même de l'inscription explicative autour du tympan a au moins un antécédent régional : la porte des lions de l'abbaye Saint-Pé-de-Générès (aujourd'hui Saint-Pé-de-Bigorre).

^{43.} Ce chrisme très simple est composé des traditionnels khi (X) et rhô (P) imbriqués (aux branches du khi pendent un alpha et un oméga) auxquels s'ajoutent un S enlacé le long de la hampe inférieure du rhô, et une traverse horizontale placée sous la boucle du rhô et qui dessine une croix avec la partie supérieure de la hampe du P.

^{44.} Luz n'est pas un *unicum*. Déjà, dans le deuxième tiers du XII^e siècle, un chrisme surmonte la représentation du Christ en Majesté au portail de Saint-Béat. Citons également les portails de Bossost dans le Val d'Aran, de Saint-Vincent de Boeil-Bezing en Béarn, ou encore celui de Botaya en Haut-Aragon.

^{45.} Les inscriptions sont les suivantes : base de la colonne de gauche : FLECTI NON POSSVM SI RECTVS SICVT EGO SVM (je ne puis être courbé, si je ne suis pareillement droit) ; base de la colonne de droite : SVSTINEO DIGNOS QV[ONIAM CONFVNDO] MALIGNOS (je soutiens ceux qui sont dignes car je confonds les méchants). Transcription et traduction du *Corpus des inscriptions de la France médiévale...*, vol. 8, p. 95.

^{46.} Dans son acception temporelle large (XI°- milieu du XIII° siècle).



Fig. 5. Grust, Église Saint-Martin. Le tympan occidental. Cliché E. Garland.

Chèze, église Saint-Barthélemy

L'avalanche particulièrement meurtrière de 1601 n'épargna pas l'église. Elle dut être reconstruite, en conservant ce qui pouvait l'être, à savoir son chevet, privé de son cul-de-four, et une partie de ses murs gouttereaux. L'église romane se présentait sous l'aspect d'un modeste édifice à nef unique ouvrant sur une abside semi-circulaire. C'est l'ordonnancement de son chevet, à l'extérieur, avec ses deux pilastres-contreforts en cargneule et sa fenêtre axiale, elle aussi en cargneule, qui retiennent l'attention et font regretter la disparition du reste de l'édifice, en particulier de la corniche, de ses probables modillons, et de son portail occidental.

Grust, église Saint-Martin (fig. 5)

On accède à l'église par un porche moderne, qui porte la date de 1731, année où fut achevée son extension. L'église est entièrement bâtie en matériaux vulgaires, pris dans un mortier grossier. Cette technique de construction est celle que l'on rencontre habituellement dans les édifices tardifs. Pourtant à l'intérieur, dans la modeste nef unique qui se termine aujourd'hui par un chevet plat, la présence d'une corniche chanfreinée et, au-dessus, le départ d'une voûte maçonnée (terminée par une voûte en lambris), laissent à penser que l'on a affaire à une construction médiévale, même si elle a été fortement remaniée. Mais ce qui retient l'attention, c'est principalement son portail occidental, en belle pierre de taille. Il s'organise autour d'un tympan monolithe sur lequel est sculpté le monogramme du Christ, sous sa forme trinitaire, flanqué, en lieu et place du traditionnel Tétramorphe tel qu'on peut le voir au tympan des églises voisines de Luz, Sazos ou Saligos⁴⁷, de deux curieux monstres hybrides ailés. Il est entouré de trois voussures plates qui retombent sur des piédroits évasés maçonnés, eux aussi plats, par l'intermédiaire d'une imposte chanfreinée. Toutes les surfaces sont lisses et nues. Il n'y a aucune trace de décor peint, si tant est qu'il y en ait eu. Voussures et piédroits sont alignés. La construction du porche moderne a fait disparaître toute trace de la corniche primitive qui devait ceindre le portail.

Saligos, église Saint-Pierre-et-Saint-Paul (fig. 6, 7 et 8)

Contemplée du sud-est, la structure romane de l'édifice s'impose dans sa simplicité : une nef unique prolongée à l'est par une abside semi-circulaire éclairée par trois baies. Deux fins pilastres en cargneule renforcent le mur du chevet. L'église, dont la façade occidentale est surmontée d'un petit clocher-pignon à redents, a été agrandie à la fin du XVIº ou au début du siècle suivant ; côté nord par l'adjonction d'un bas-côté de deux travées, prolongé à l'ouest par la sacristie ; côté

^{47.} Les tympans de Luz et de Sazos figurent tous deux le Christ en Majesté entouré du Tétramorphe. Celui de Saligos figure le monogramme du Christ entouré du Tétramorphe.



Fig. 6. Saligos, Église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Vue générale prise du sud-est. Cliché E. Garland.



Fig. 7. Saligos, église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. La cuve baptismale. Cliché E. Garland.

occidental par l'adjonction d'un porche couvert, dont l'ouverture sud porte la date de 1620, qui a bouché la baie romane percée au centre de la façade, baie encore visible de l'intérieur. La nef, voûtée en berceau, comporte trois travées séparées par des piliers engagés qui soutiennent, par l'intermédiaire d'une imposte qui court tout le long de la nef et de l'abside, des arcs doubleaux. Une voûte en cul-defour couvre l'abside semi-circulaire. À l'intérieur. on cherchera en vain toute trace d'ornement ou de sculpture. Seule la cuve baptismale, exacte copie de celles de Sère, est à signaler. Elle confirme le rôle paroissial de l'église. À l'extérieur, en revanche, l'édifice a reçu des éléments de décor sculpté. Il s'agit d'une part de la corniche sur laquelle repose la toiture. Elle est soutenue par des modillons au sud et à l'est. Côté sud, ces modillons sont simplement arrondis. En revanche, ceux qui ornent le chevet ont reçu un décor sculpté (voir infra)48. Mais ce qui fait l'intérêt principal de l'église de Saligos, c'est son

portail occidental, dont la structure est identique à celui de Saint-Martin de Grust. Lui aussi édifié dans un bel appareil régulier⁴⁹, il s'organise autour d'un tympan monolithe entouré de trois voussures plates qui retombent sur des piédroits

^{48.} Il y avait primitivement quinze modillons sculptés, cinq par section. Il en reste quatorze, mais tous ne sont plus lisibles.

^{49.} Certes, on constate des désordres dans la partie supérieure du massif, mais ceux-ci sont dus aux vicissitudes du temps. Comme tous les édifices de la vallée, celui de Saligos a subi des dommages que l'on doit mettre sur le compte de catastrophes naturelles, probablement ici des secousses telluriques.



Fig. 8. Saligos, église Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Ensemble des portails occidentaux. Cliché E. Garland.

maçonnés, plats, par l'intermédiaire d'une imposte chanfreinée. L'ensemble est surmonté d'une corniche soutenue par des modillons nus semblables à ceux qui ceignent le mur sud de l'église. Comme celui de Grust, le tympan de Saligos est orné du monogramme du Christ, sous sa forme trinitaire, mais il est ici flanqué du Tétramorphe habituel tel qu'on peut le voir au tympan des églises voisines de Luz ou de Sazos. À gauche de ce portail, une petite porte, qui permet d'accéder à la sacristie, est surmontée d'un tympan vaguement semi-circulaire timbré d'un chrisme (Saligos 2⁵⁰). Il s'agit d'un témoin tardif de l'affection des Tòys pour ce signe⁵¹.

Sassis, église Notre-Dame de l'Assomption

L'église, sous son apparente rudesse, est un authentique édifice roman, l'un des mieux conservés de la vallée, du moins dans sa partie orientale. À l'origine, avant que des constructions nouvelles ne viennent s'y greffer, elle se présentait sous l'aspect d'une église à nef unique à trois travées ouvrant sur une abside semi-circulaire, plus basse que la nef. L'abside était éclairée par trois (?) fenêtres⁵², aujourd'hui murées depuis qu'on y a installé un retable. Toutes les autres ouvertures sont modernes. L'église a été construite en moellons grossièrement équarris et en pierres roulées prélevées dans le gave tout proche, posés en assises relativement régulières. On a utilisé de la cargneule pour les fenêtres et pour les deux fins contreforts qui raidissent l'abside et montent jusqu'à la toiture, coupant la corniche biseautée. Celle-ci est soutenue par des modillons sculptés eux aussi dans de la cargneule, ce qui leur confère un aspect rustique. Au chevet, les modillons figurent essentiellement des boules griffées, motif commun dans l'ensemble du Sud-Ouest depuis son apparition sur certains chapiteaux de Saint-Sernin de Toulouse. Quelques-uns, placés à des endroits choisis

 $^{50. \} Saligos \ 2: c'est \ ainsi \ que \ nous \ désignerons \ désormais \ ce \ tympan \ dans \ la \ suite \ du \ texte.$

^{51.} Ce chrisme n'est probablement pas antérieur à la construction du bas-côté et de la sacristie, à l'extrême fin du Moyen Âge. Sur la datation des chrismes, voir Emmanuel Garland, « Les portails romans du Lavedan... », p. 465 et 467.

^{52.} À l'extérieur, la fenêtre axiale est parfaitement visible; elle est aujourd'hui bouchée, masquée par le retable. La fenêtre sud, réduite à une échancrure évasée, est également bien visible, bien que bouchée elle-aussi. L'existence d'une troisième fenêtre, au nord, n'est pas complètement établie du fait de la présence d'un crépi couvrant sur cette partie du chevet. Toutefois, une anomalie dans le mur, sous le crépi, pourrait en être la trace.

(aux jointures et articulations) sont sculptés de têtes (masques humains ou têtes animales) voire d'un rouleau griffé, tous thèmes très fréquents dans la région mais néanmoins peu représentés à Luz ou Saligos. La corniche et les modillons de la travée droite qui précède l'abside sont dans le même matériau et du même type, mais la forme des modillons y est plus simple. Les murs gouttereaux ont été repris dans tant au nord qu'au sud. À l'intérieur, les murs de la travée orientale s'élèvent droits. Ceux des deux travées occidentales, eux, sont plus fins et versent vers l'extérieur. À 4,50 m de hauteur environ, ils présentent une corniche chanfreinée. Au-dessus d'elle, le mur s'incurve comme pour un départ de voûte. À l'extérieur, on constate également un changement de parti. Les murs gouttereaux de la partie occidentale sont surmontés d'une corniche dans un matériau différent de celle de la partie orientale. De même les modillons y sont plus simples. Au niveau de la façade ouest, le mur septentrional verse légèrement vers le nord. Quels avatars a subis l'église ? La nef actuelle n'est pas voûtée. Le fut-elle jamais? On peut en douter même si elle est divisée en trois travées séparées par des piliers engagés. À l'intérieur, signalons le bénitier en pierre dont la forme épouse, en version réduite, la forme des cuves baptismales de Sère et de Saligos (cuve cylindrique cantonnée de quatre cylindres) à la différence près que la cuve a reçu un décor géométrique et fait une avec sa base prismatique. Un mur-pignon abritant le clocher ferme l'église, à l'ouest. Probablement d'origine romane, il a été remanié, peut-être suite à des désordres. Un porche lui a été accolé, à l'époque moderne. Des consoles sont visibles au-dessus, dernières traces du dispositif qui l'a précédé. La porte à deux battants est surmontée d'une dalle arrondie sur laquelle un chrisme simple, mais comportant tout de même le S et une traverse sous la boucle du P, est sculpté. Il repose sur les piédroits par l'intermédiaire d'un coussinet. À sa droite a été insérée une dalle gravée comportant une longue inscription funéraire agrémentée d'une représentation du défunt, un archiprêtre de Sère décédé en 129453. Ce chrisme est-il roman? Il est permis d'en douter54.

Sazos, église Saint-Julien⁵⁵

Située à une moins d'une heure de marche de l'église de Luz et à une petite demi-heure de celle de Sassis, Saint-Julien de Sazos partage les dimensions et les formes de cette dernière mais s'inspire de la première pour son portail occidental. À l'extérieur ses volumes originels sont déformés par des constructions tardo-médiévales ou modernes : ajout de chapelles latérales, construction d'un porche à l'ouest, surélévation des murs gouttereaux pour accueillir des tribunes latérales, remplacement de la voûte d'origine par une voûte lambrissée. Toutefois lorsqu'on pénètre dans l'église, il est encore possible d'imaginer à quoi dut ressembler ce petit édifice à nef unique débouchant sur une abside semi-circulaire. Vers la fin du Moyen Âge, l'église reçut un décor peint encore discernable sur les reins de ce qu'il reste de la voûte de la nef. On est en droit d'imaginer qu'à cette époque l'ensemble de la nef était couverte d'un berceau en plein-cintre ou légèrement brisé. Des piliers cantonnés supportant des arcs doubleaux divisaient alors l'espace en trois travées. Le chevet présente l'aspect d'un demi-cylindre nu, raidi par trois contreforts maçonnés utilisant de la cargneule dont l'un, placé dans l'axe de l'église, a été adapté pour permettre à la fenêtre axiale de jouer son rôle⁵⁶. Cette fenêtre axiale est la seule qui soit d'origine (à l'intérieur elle est masquée par le retable baroque qui tapisse le fond de l'abside). Les deux fenêtres latérales actuelles ont toutes deux été percées aux temps modernes pour donner de la lumière au chœur et à son retable. Se sont-elles substituées à des ouvertures romanes plus modestes ? Tout élément de preuve a disparu. Comme à Sassis, les contreforts s'élèvent jusqu'à la toiture, coupant la corniche ornée de modillons ici simplement biseautés. La toiture de la nef repose sur une corniche à modillons de même type. Il y a néanmoins deux modillons historiés, tous deux encastrés à l'extrémité occidentale des murs gouttereaux, juste avant le mur-clocher de façade. Celui placé côté sud figure deux

^{53.} ANNO: DOMINI: M: CC: XC: IIII: MENSE: FEBRO / ARII: OBIIT: DOMINVS: VITALIS: DE: PVIO / LIO: SVPERIORI: DE: SASSIIS: CAPELLANVS: DE: CERA / ARCHIPRESBYTER: IN VALLETICA: QVI: EST HIC / SEPVLTVS: VNA: CVM: FRATRIBVS: SVIS: YSPANO / ET: FVILLELMO: DE: THENA: CVM: ALIIS: SVI: GENERIS / QVORUM: ANIME: PER: MISERICORDIAM: DEI: REQVUIESCANT: IN: PACE: AMEN: (L'an du Seigneur 1294, au mois de février, mourut le seigneur Vital de Pujo-Dessus de Sassis, chapelain de Sère, archiprêtre en Valletica, qui est enseveli ici avec ses frères Yspan et Guillaume de Thène et avec d'autres de sa famille. Que leurs âmes par la miséricorde de Dieu reposent en paix. Amen). Lecture et traduction du *Corpus des inscriptions de la France médiévale...*, vol. 8, p. 101.

^{54.} Le dessin de l'oméga n'a aucun équivalent dans la vallée. La forme de la dalle et la taille même du motif sont proches de celles des portails les plus récents (Villenave, par exemple).

^{55.} Nelly Pousтноміs, « L'église de Sazos », Lavedan et pays toy, vol. 5, Argelès-Gazost, 1978, р. 56-66.

^{56.} Ce dispositif est unique dans la vallée, mais il est loin d'être un cas isolé dans l'aire romane nord-pyrénéenne et son piémont (Sarrancolin, etc.). Voir Paul Mesplé, « Les églises romanes du sud-ouest à fenêtres percées dans les contreforts », dans *Bulletin Monumental*, 1966, p. 281-288.



Fig. 9. Sers, église Saint-Vincent. Ensemble de la nef et du chœur. Cliché E. Garland.

écureuils affrontés (à moins qu'il ne s'agisse de lapins?); il semble être contemporain de l'église romane. L'autre, côté nord, figure un visage grimaçant; il ne peut être rapproché d'aucune autre sculpture de la vallée. Serait-ce un ajout tardif? Comme à Saligos, Saint-Julien de Sazos a conservé son portail d'origine, avec l'intégralité du massif dans lequel il s'insère. La structure générale y est la même: un tympan monolithe entouré de voussures à joint vif, nues, auxquelles répondent des piédroits évasés, le tout surmonté d'une corniche à modillons sculptés. Mais ici le tympan figure le Christ en Majesté entouré du Tétramorphe, à l'instar du tympan de Saint-André de Luz qu'il copie en tous points; les piédroits sont ornés de chaque côté de trois fines colonnettes en délit, surmontées par des chapiteaux sculptés de forme conique très évasée afin de rattraper l'écart entre le diamètre des colonnettes et la largeur des voussures. Les chapiteaux sont tous très dégradés, la faute au matériau utilisé, un schiste local de mauvaise qualité qui n'a pas résisté au temps. Cela ne peut s'expliquer que si le portail est resté pendant de longues années exposé aux intempéries. C'est d'autant plus regrettable que leur iconographie fantastique était intéressante (centaure-sagittaire, sphinx, griffons affrontés). Au-dessus court une imposte sculptée couverte de palmettes de qualité qui rappellent le travail des sculpteurs du Bas-Lavedan (en particulier celui du portail occidental de Saint-Savin et de Sère-en-Lavedan). Un remarquable ensemble de sept modillons sculptés, à décor animalier, soutient la corniche du portail. Nous le décrirons plus loin.

Sers, église Saint-Vincent (fig. 9)

Ceinte de toutes parts de rajouts et de constructions parasites, remaniée à plusieurs reprises, l'église Saint-Vincent de Sers n'en constitue pas moins un des plus intéressants exemples d'édifice roman du Pays tòy. À l'extérieur, le chevet, la partie occidentale de son mur sud et ce que l'on devine de sa façade formée par un mur-pignon à redans, où se nichent deux cloches, témoignent de son époque de construction. Tout le reste est postérieur au Moyen Âge. L'introduction d'un retable baroque a conduit à faire disparaître, si jamais elles existèrent, les fenêtres latérales du chevet. Ce dernier est raidi par deux fins contreforts en cargneule qui s'élèvent jusqu'à une corniche en dents d'engrenage – la seule frise en dents d'engrenage de la vallée. La fenêtre axiale, aujourd'hui bouchée du fait de la présence du retable plaqué contre le mur, à l'intérieur, est encore bien conservée. Elle est similaire à celles de Sère, de Saligos, de Sassis, etc. Il peut surprendre que le mur du chevet se prolonge au-dessus de la corniche en cargneule. En fait, les importantes restaurations

des XVIIIe et XIXe siècles ont affecté non seulement l'entrée mais aussi l'abside qui a été surélevée (sans doute pour pouvoir accueillir le retable prévu). À l'intérieur, l'imposte biseautée romane, en cargneule, qui court tout autour des murs s'interrompt, remplacée par une imposte moderne, peu avant l'hémicycle. La reprise affecte également la voûte du sanctuaire. À l'origine, donc, la hauteur de l'hémicycle du chœur était plus faible qu'aujourd'hui. L'édifice primitif présentait une étroite nef unique ouvrant sur une abside semi-circulaire. La nef était divisée en trois travées séparées par des arcs doubleaux en cargneule légèrement brisés. Elle fut voûtée en pierre, dès l'origine semble-t-il. Il ne reste que deux baies contemporaines de la construction primitive : celle de l'abside, déjà mentionnée, et une autre, qui fut sans doute agrandie et qui est aujourd'hui murée, percée dans le mur occidental de l'église, au-dessus du portail. Elle est visible de la tribune. Les autres ouvertures sont toutes plus récentes. On pénétrait dans l'église par une porte aujourd'hui protégée par le vaste porche occidental daté de 1769. Celle-ci était ornée d'une dalle oblongue sur laquelle était sculpté un chrisme de type trinitaire flanqué à droite de deux oiseaux affrontés de profil (des colombes ?) entre lesquels une fine croix a été gravée (peut-être un ajout), et à gauche d'un troisième oiseau, de plus grandes dimensions, qui semble se pencher sur une croix montée sur une petite hampe, du type des croix d'autel ou de procession. La dalle sur laquelle cet ensemble est sculpté est sensiblement plus large que le nécessaire et est grossièrement taillée. Seule sa partie centrale est sculptée. On a l'impression que la dalle fut posée en premier puis que le sculpteur a soigneusement réservé et délimité la surface sur laquelle il a travaillé. Diverses interventions ont conduit à faire disparaître la partie supérieure du chrisme, reconstituée lors d'une restauration. La dalle repose sur des consoles au profil arrondi, sans autre mise en valeur du portail. Signalons pour finir la corniche en cargneule qui supporte la toiture, côté sud. Elle est ornée de modillons simples dont deux semblent avoir été sommairement sculptés (on devine un oiseau sur celui qui jouxte la chapelle rajoutée en 1759 au sud⁵⁷).

Vizos, église Saint-Michel (fig. 10)

Saint-Michel de Vizos est un modeste édifice roman dont la nef, composée de trois travées séparées par des pilastres surmontés d'arcs doubleaux, ouvre sur une abside semi-circulaire coiffée d'un cul-de-four maçonné. Des photographies prises avant la campagne de restauration des années 1991-1996 permettent d'apprécier la simplicité et l'harmonie des formes. La voûte en berceau de la nef est probablement d'origine. À l'extérieur, il a fallu doubler les fins pilastres originaux par des contreforts plus puissants pour contenir la poussée latérale exercée par la voûte. La fenêtre axiale, murée par le beau retable baroque qui tapisse l'abside mais visible sur les photographies anciennes, présente tous les caractères des fenêtres romanes, avec son simple ébrasement et son encadrement latéral sous forme d'un retrait. Une deuxième fenêtre, percée dans la partie nord de l'hémicycle complétait l'éclairage de l'abside. Signalons que cette dernière ne fut pas épaulée par des contreforts, au contraire de la pratique courante en Pays tòy. Une corniche (remaniée) soutenue par une frise de modillons court le long des murs gouttereaux et de l'abside. Ces modillons sont des plus simples à l'exception de deux d'entre eux. Le premier, situé à l'extrémité orientale du mur nord figure une tête d'ours. Sur le second, placé juste à sa gauche, à l'extrémité nord de l'abside, est sculpté un oiseau. L'autre intérêt de l'église Saint-Michel réside dans son portail occidental aujourd'hui protégé par un porche rajouté, et par le linteau-tympan en remploi à l'intérieur de l'église. La porte d'entrée de l'église, percée au milieu de la façade occidentale surmontée d'un mur-clocher à deux baies, est ornée d'un tympan sculpté reposant sur de simples piédroits par l'intermédiaire de consoles au profil en doucine. Le tympan, inséré dans le mur sans autre voussure, est grossièrement semi-circulaire. Il est orné d'un chrisme trinitaire inscrit dans un bandeau circulaire. Une petite barre horizontale sculptée juste sous la boucle du P/rhô dessine une croix avec la hampe verticale. Le linteau-tympan en remploi fixé sur la paroi nord de la nef, à l'intérieur, se présente sous la forme d'une dalle oblongue aux côtés vaguement arrondis, qui lui confèrent l'apparence de la section inférieure d'un demi-cercle, comme à Sers. Un chrisme trinitaire à barrette horizontale, inscrit dans un double bandeau circulaire, en orne la partie centrale. Le décor sculpté est complété à gauche par une arcature sur colonnettes⁵⁸ surmontée de cercles sécants, à droite par un dessin géométrique à base de losanges et de croix, surmonté de deux couples d'oiseaux buvant dans un calice dans un décor de boules. Ces sculptures latérales occupent la partie inférieure de la dalle, de part et d'autre du chrisme central, jusqu'aux deux-tiers environ. Curieusement la partie supérieure est restée complètement nue (comme ce fut sans doute le cas à Sers). L'origine de ce linteau est inconnue (ancien portail de l'église de Viella ? Voir infra).

^{57.} Date inscrite sur la porte d'accès.

^{58.} L'arcature comporte cinq arcs.



Fig. 10. Vizos, Église Saint-Michel. Le portail occidental. Cliché E. Garland.

Éléments pour une datation comparative

Dans cette seconde partie, nous allons examiner l'art de construire et d'orner les églises du Pays tòy dans le but de situer les édifices dans le temps, les uns par rapport aux autres.

Comme nous l'avons vu, l'église Saint-Jean-Baptiste de Sère fut construite selon le plan basilical, avec trois nefs parallèles débouchant sur autant d'absides. Les nefs collatérales sont plus basses et plus étroites que la nef principale, mais ouvrent toutes trois sur des absides de même hauteur. Toutes les autres églises romanes du Pays tòy sont construites selon un plan plus simple : une nef unique ouvrant sur une abside semi-circulaire. Le chœur et la nef sont à même hauteur et ont la même largeur. La nef est divisée en deux ou trois travées séparées par des arcs doubleaux maçonnés. Les absides (sauf celle de la nef principale de Sère) ne sont pas précédées par une travée droite comme on le voit dans tant d'églises du premier âge roman dans la partie orientale de la chaîne des Pyrénées. Les matériaux employés pour le gros-œuvre sont simples et locaux : galets tirés du gave et moellons grossièrement taillés au marteau. Nombre de sculptures des portails furent réalisées sur des dalles de schiste, comme dans le reste du Lavedan, ce qui a conduit à leur dégradation rapide. Sans doute les valléens s'en rendirent-ils compte car on constate qu'ils utilisèrent des pierres de meilleure tenue pour les tympans les plus récents (Esterre, Saligos 2, Villenave, Viscos). Enfin les maçons barégeois se procurèrent de la cargneule pour les pilastres-contreforts des absides et pour l'encadrement de la plupart des fenêtres des chevets, imitant en cela ce qui se faisait dans les vallées avoisinantes⁵⁹.

L'église Saint-André de Luz se distingue des autres par ses dimensions, nettement plus amples que celles des autres églises du Pays tòy, et par le fait que son portail est situé au nord. Dans toutes les autres églises (y compris à Sère), le portail ouvre à l'ouest et est surmonté d'un mur-clocher. Celui-ci procède toujours du même modèle : en prolongement de la façade, avec deux ouvertures jumelles pour abriter les cloches. Même à Sère, l'adjonction du porche ne modifia pas cette disposition. De quand datent ces clochers-murs ? Comme ils sont uniquement maçonnés, sans colonnette ni ornement d'aucune sorte, et construits en matériaux pauvres, ils sont impossibles à dater avec précision. Pour autant rien ne permet de douter de leur origine médiévale. Leur base est quelquefois soulignée par une corniche (comme à Sère ou

^{59.} Contreforts et fenêtres en cargneule à Chèze, Saligos, Sassis, Sazos, Sère, Sers, et peut-être Vizos (fenêtre seulement).

à Sassis). À Sère un couloir maçonné a été aménagé dans l'épaisseur du mur pour y accéder. Cela prouve qu'il fut bien envisagé dès l'édification de la façade. Les portails étaient protégés par de petits auvents, comme le laissent supposer les corniches à modillons conservées sur deux d'entre eux (Saligos, Sazos). Seul celui de Sère fut doté d'un porche maçonné, dès la fin de l'époque romane. Celui de Luz fut remanié lors de l'agrandissement des sacristies au cours du troisième quart du XIXe siècle. Les dessins et gravures antérieurs à la restauration ne nous livrent pas, hélas, de clé pour préciser la forme ancienne du porche.

Le voûtement

Six édifices romans ont conservé le cul-de-four de leurs absides : ce sont les églises de Luz, Saligos, Sassis, Sazos, Sère et Vizos⁶⁰. Le cul-de-four de Chèze a disparu dans l'avalanche de 1601. Celui de Sers fut surélevé aux temps modernes. À Saint-Martin de Grust, c'est l'ensemble de l'abside romane qui a disparu pour laisser place à un chevet plat. Il est probable que toutes les églises romanes du Pays tòy se terminaient primitivement par une abside arrondie, entièrement maçonnée. En ce qui concerne le couvrement de la nef, la situation est plus complexe. Seules quatre églises ont conservé leur voûtement de pierre d'origine : Saint-André de Luz, Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Saligos, Saint-Vincent de Sers (fig. 9) et Saint-Michel de Vizos. Comme expliqué plus haut, le voûtement de Saint-Jean-Baptiste de Sère a été refait au XVIIIe ou XIX° siècle. L'église avait-elle été voûtée dès l'origine ? Rien n'est moins certain, même s'il est raisonnable de penser qu'un premier voûtement de pierre fut réalisé dès le XII^o siècle, soit lors de la campagne qui conduisit à (re)construire le chevet de l'église soit, et c'est notre proposition, lors de la troisième campagne qui vit l'érection du porche et du portail occidental, à un moment clé où l'église de Sère (dont on sait qu'elle fut siège de l'archiprêtré de la vallée de Barège sans pouvoir préciser à partir de quand) se devait d'affirmer sa prééminence sur la vallée, et en particulier sur l'église de Luz où la famille Saint-André avait fait intervenir un atelier de sculpture expérimenté. Saint-Julien de Sazos fut agrandie et surélevée, à la fin du Moyen Âge semble-t-il. De son voûtement primitif - si tant est qu'il fût achevé - ne subsiste que le départ des voûtes, des deux côtés de la nef. Un sort similaire a été réservé à la nef de Saint-Martin de Grust. Quant à Notre-Dame de Sassis, dont la nef est aujourd'hui couverte d'un lambris, l'élévation des murs ne permet pas de se faire une idée précise de son couvrement originel. La présence d'une corniche à l'intérieur, sur les murs gouttereaux de la partie orientale de la nef, laisse imaginer une intention de voûtement en pierre, mais les murs ne présentent pas de courbure au-dessus de celle-ci, au contraire de ce que l'on observe dans les églises de Grust et Sazos. Enfin, est-il nécessaire de rappeler que la nef de Saint-Barthélemy de Chèze fut emportée par une avalanche et qu'on ne sait donc rien de son voûtement d'origine⁶¹ ?

Fenêtres et contreforts

Les absides des églises de Chèze, Saligos, Sassis, Sazos, Sère et Sers, ainsi que celles de Villenave et de Viscos, sont raidies par deux pilastres en cargneule disposés de part et d'autre de la fenêtre axiale⁶². Ces pilastres s'élèvent du sol à l'extrémité supérieure du mur, en coupant la corniche de modillons, quand elle existe (Saligos, Sassis). Au chevet de Sers, les pilastres s'arrêtent au ras de la corniche, sous la frise en dents d'engrenage qui la couronne. Les chevets de Luz et de Vizos sont les seuls à ne pas présenter de pilastres. La frise de modillons du chevet de Luz étant continue et complète, il est probable que Luz n'en a jamais eu. À l'intérieur des édifices, les travées de la nef sont systématiquement soulignées par des pilastres soutenant des doubleaux partout où la voûte est conservée en tout ou partie, c'est-à-dire à Grust, Luz, Saligos, Sazos, Sère, Sers, et Vizos⁶³.

^{60.} À cette liste on ajoutera le cul-de-four, plus tardif mais d'inspiration romane, de Viscos. Quant à l'église de Villenave, elle est couverte d'un lambris, nef et abside.

^{61.} La nef actuelle, rebâtie sur les ruines conservées, est couverte d'un lambris.

^{62.} Trois pilastres dans le cas de l'église de Sazos, le troisième pilastre étant situé dans l'axe de l'église, avec une ouverture aménagée au niveau de la fenêtre.

^{63.} À Chèze, en grande partie détruite par l'avalanche de 1601, un pilastre subsiste dans la nef, côté sud. Est-ce un vestige de l'époque romane? Impossible de l'affirmer à ce jour car le mur a été recrépi. C'est la même chose à Sassis, dont les murs de la nef ont été profondément remaniés, à l'intérieur. Quant à l'église de Viscos, ses murs latéraux ne conservent aucune trace de pilastre.

Les fenêtres axiales des églises de Chèze, Saligos, Sassis, Sazos, Sère, Sers et Vizos ont toutes quasiment le même profil. Elles sont réalisées en cargneule et ébrasées vers l'intérieur. Leur ouverture, fine et allongée, est mise en valeur à l'extérieur par un plan en retrait droit qui en triple la largeur apparente et leur enlève l'allure de meurtrière qu'elles auraient autrement. La présence d'un retrait similaire, à l'intérieur, tel qu'on peut le voir sur les photographies du chœur de Vizos prises lors de la dernière restauration, n'est malheureusement plus observable dans les autres églises à cause des retables baroques qui les masquent. Les recommandations du concile de Trente quant à l'amélioration de la luminosité des chœurs, ont conduit dans la plupart des cas à percer de grandes ouvertures latérales dans le tambour de l'hémicycle. Du coup la présence de fenêtres supplémentaires dans l'abside, au profil plus simple, sans retrait extérieur, n'est plus attestée qu'à Chèze (côté nord), Saligos (côté sud), Sassis (côté sud), Sère (abside principale, côté nord) et Vizos (nord et sud).

Décorer et orner

En l'absence de tout vestige de décor peint sur les murs des églises du Pays tòy, il ne nous reste plus, comme support de décor monumental, que la sculpture. Celle-ci se concentre essentiellement sur les portails, et secondairement sur les frises de modillons auxquelles s'ajoutent de rares vestiges de décoration ornementale à Sère.

Les portails⁶⁴

Des neuf églises romanes relativement bien conservées, nous avons vu que huit (Grust, Luz, Saligos, Sassis, Sazos, Sère, Sers et Vizos) ont leur portail d'origine. Seul le portail de Chèze a disparu. Les portails de Luz, Sazos et Sère présentent une structure similaire : ils sont tous trois organisés autour d'un tympan historié sculpté dans une dalle semicirculaire, monolithe, mis en valeur par un ensemble de voussures qui reposent sur des piédroits multiples, plats ou avec colonnettes par l'intermédiaire de chapiteaux sculptés surmontés d'impostes elles aussi décorées. Ils n'ont pas de linteau. La structure des portails de Grust et de Saligos est semblable, mais plus simple : il n'y a ni colonnette ni chapiteau, et les impostes sont réduites à un chanfrein nu. À Sassis, Sers, Viscos et Vizos, le portail est une simple dalle de forme variée, non régulière (cela va du tympan presque semi-circulaire de Vizos au « linteau augmenté »65 de Sers), reposant sur des consoles. La stéréotomie des deux dalles rectangulaires romanes hors contexte (celle en remploi dans une maison moderne d'Esquièze, et celle déposée à l'intérieur de l'église de Vizos)⁶⁶ est proche de celle du « linteau augmenté » de Sers. Il en est de même pour le « linteau augmenté » de l'église de Viey⁶⁷. Parmi les églises médiévales plus récentes, celles d'Esterre et de Gavarnie présentent un portail constitué d'un tympan sculpté, timbré d'un chrisme, protégé par une unique voussure (c'est un parti similaire qui sera retenu, au milieu du XIXº siècle, pour le portail de l'église de Viella). Quant au portail de l'église de Villenave, il est de même structure que celui de Sassis : un simple tympan, de forme irrégulière, qui repose sur des consoles en cavet. Enfin, à Saligos, à gauche du portail roman, la porte de la sacristie est ornée d'un tympan sculpté sur une dalle irrégulière qui repose, sans imposte ni console, sur les jambages de la porte (Saligos 2). Nous avons vu qu'il s'agit là d'une réalisation tardive, sans doute contemporaine de l'édification du bas-côté nord de l'église, au XVIe ou au début du XVIIe siècle.

En sus de leur tympan historié, les portails de Grust, Luz, Saligos, Sazos et Sère ont en commun de voir celui-ci magnifié par un jeu de voussures multiples : trois à Grust, Saligos et Sazos, quatre (ou cinq, selon la façon de les compter) à Luz et à Sère. Ces voussures reposent sur des piédroits disposés en éventail, le piédroit intérieur soutenant le tympan. À Grust et Saligos, les quatre piédroits sont maçonnés, à profil plat et joint vif ; ils soutiennent les voussures et le tympan par l'intermédiaire d'impostes simples, au profil trapézoïdal. À Sazos, les piédroits qui soutiennent les voussures sont

^{64.} Pour une étude détaillée de ces portails, lire Emmanuel Garland, Les portails romans en Lavedan..., p. 442-452 et 465-468.

^{65.} Linteau augmenté : expression qui désigne ici une dalle nettement plus large que l'ouverture de la porte, et de forme intermédiaire entre un rectangle et un demi-cercle tronqué de sa moitié supérieure. Seule sa base, parfaitement rectiligne, est régulière. Au contraire des tympans irréguliers tel celui de Sassis (ou celui, plus récent, de la porte latérale de Saligos), les linteaux augmentés débordent largement de part et d'autre de l'ouverture de la porte, et leur décor sculpté orne la dalle sur toute sa largeur.

^{66.} Ils pourraient provenir d'églises disparues ou reconstruites : ainsi le tympan déposé dans l'église de Vizos pourrait être l'ancien tympan de Viella. Quant au linteau d'Esquièze, ne pourrait-il pas s'agir de celui de l'ancienne église de Saint-Martin, village attesté au Moyen Âge et disparu victime des avalanches du début du XVII^c siècle ?

^{67.} Rappelons que l'église de Viey fut très profondément remaniée et qu'elle ne présente guère d'autre vestige de l'époque romane.



Fig. 11. Esquièze, maison particulière. Linteau en remploi. Cliché E. Garland.

constitués de colonnettes surmontées de chapiteaux historiés, eux-mêmes surmontés de tailloirs ornés de palmettes (hélas très abîmées). Les colonnettes reposent sur des bases sculptées. Seul le piédroit intérieur (sur lequel repose le tympan) est maçonné, à profil plat et joint vif à l'instar de ceux de Grust et Saligos. Une imposte profilée à décor simple tient lieu de chapiteau, surmontée d'une deuxième imposte-console ornée des mêmes palmettes que les autres tailloirs. À Luz et à Sère, les voussures sont plus diversifiées, avec boudin, billettes et archivoltes à décor de palmettes ; la sécheresse des piédroits, essentiellement maçonnés, à profil plat et joint vif, y est adoucie par l'introduction d'une colonnette entre le troisième et le quatrième profil plat (avec chapiteau historié et base sculptée) ; les impostes sont ornées d'un motif de palmettes.

L'iconographie développée sur les portails appelle plusieurs remarques. Les tympans de Luz et de Sazos figurent le Christ en Majesté entouré du Tétramorphe ; tous les autres sont timbrés en leur centre d'un chrisme. Celui-ci, dont le graphisme est très similaire d'un tympan à un autre, est entouré du Tétramorphe à Grust, au portail principal de Saligos, et à Sazos⁶⁸, et de figures diverses à Sère (un pélican et un agneau porteurs de croix et inscrits dans des médaillons circulaires, et deux oiseaux becquetant la bordure du chrisme central)⁶⁹. La substitution du chrisme en lieu et place du Christ en Majesté à Grust, Saligos et Sazos est une chose suffisamment rare pour qu'elle soit soulignée ici. Dans l'ensemble du Sud-Ouest, pourtant riche en chrismes, le seul exemple comparable que je connaisse est le portail de Saint-Étienne d'Uchacq (commune d'Uchacq-et-Parentis, Landes)70. Versant sud des Pyrénées, les exemples ne sont guère plus nombreux (portail de Navasa, province de Huesca). À Sassis, Viscos, et Vizos (portail principal), le chrisme constitue l'unique élément décoratif du tympan⁷¹. Quant aux quatre linteaux sculptés d'Esquièze (remploi) (fig. 11), Sers (fig. 12), Viey, et de Vizos (déposé dans l'église), tous s'organisent autour d'un chrisme central, avec un décor d'arcades (Viey et Vizos 2), de losanges (Esquièze et Vizos 2), d'entrelacs et de palmettes (Esquièze), et surtout d'oiseaux buvant dans un calice ou placés simplement en vis-à-vis (Esquièze, Sers, Viey, Vizos 2). Cette étroite parenté entre les quatre linteaux, au demeurant sculptés sur des pierres de nature et d'origine différentes, fait penser à un effet de mode et suggère qu'ils furent exécutés dans un laps de temps relativement court. Au-delà de différences évidentes, ils rappellent la mode des linteaux oblongs du Val d'Aran⁷². Le linteau déposé dans l'église de Vizos présente tant d'éléments communs avec le tympan moderne de l'église de Viella, sculpté au milieu du XIXe siècle, qu'on ne serait pas surpris de découvrir un jour

^{68.} Tétramorphe correctement représenté aux portails de Saligos et de Sazos, mais réduit à deux hybrides au portail de Grust, comme mentionné plus haut.

^{69.} Le chrisme d'Esterre, un peu plus récent, est flanqué, lui, d'un quadrilobe.

^{70.} Corpus des inscriptions de la France médiévale, vol. 10, Chrismes du Sud-Ouest, Paris, CNRS, 1985, p. 122 et pl. LVIII.

^{71.} C'est également le cas aux portails de Gavarnie et de Villenave, ainsi qu'au petit portail de Saligos (Saligos 2), tous trois d'inspiration romane, mais plus récents.

^{72.} Linteaux de Bossòst (portail nord), Sant Sernilh de Betren, Cazarilh, Escunhau et Vilac. Sur le plan iconographique, le seul élément commun aux linteaux du Val d'Aran et à ceux du Pays tòy, c'est la présence du chrisme central. Voir Emmanuel Garland, « Développement et épanouissement de l'art roman... ».



Fig. 12. Sers, église Saint-Vincent. Linteau du portail occidental. Cliché E. Garland.

qu'il provient effectivement de cette église profondément remaniée. Comment expliquer autrement que le sculpteur moderne de Viella l'ait choisi comme source d'inspiration alors qu'il optait pour la forme d'un tympan régulier ?

Impostes, colonnes et chapiteaux

Les chapiteaux des portails de Sère et de Sazos ont en commun d'être ornés d'animaux fantastiques puisés dans un répertoire varié et relativement savant⁷³, sculptés par un même imagier maîtrisant son art. Son talent se remarque également dans le beau décor à palmettes de l'imposte de Sazos. Il n'en est pas de même à Luz où les deux chapiteaux

du portail sont frustes et de très médiocre facture. Leur répertoire, également emprunté au règne animal, a-t-il une portée apotropaïque, ou bien est-il purement ornemental? Difficile de trancher. Quoi qu'il en soit, il n'est ni moralisateur, ni même didactique. À Luz comme à Sère, les impostes et les archivoltes sont ornées de dessins géométriques fortement incisés, dérivés des palmettes à Sère. Ils confèrent une unité visuelle à la partie supérieure de ces portails. À Sazos, l'archivolte est restée nue. Nus également, et taillés droits, sont les chanfreins au portail des églises de Grust, Saligos (et Gavarnie). À Sers et à Vizos les chanfreins des consoles sont également nus, mais leur profil est en cavet. Il en est de même à Viey, Esterre et Villenave, lesquels sont toutefois plus récents. À Sassis, le chanfrein est nu, son profil est en cavet, avec la ligne médiane renforcée. Seules les consoles du portail de Viscos (par ailleurs semblable à celui de Vizos) ont reçu un décor sculpté historié, fruste : à gauche, le Crucifié (fig. 13), à droite deux oiseaux buvant dans un calice. Quant au portail de Sazos, rappelons que ses consoles sont moulurées



Fig. 13. Viscos, Église Saint-Pierre. Console nord du portail occidental. *Cliché E. Garland*.

^{73.} Julie Gonzalez, Le monstre, origines textuelles (II^e – XII^e s.) et représentations dans la sculpture romane des Pyrénées centrales, mémoire de Master 2, deux volumes tapuscrits, Pau, UPPA, 2008.

et que l'imposte qui les surmonte est ornée de palmettes. Il n'y a qu'à la porte latérale de Saligos que le tympan repose directement sur les jambages, sans console ni imposte, mais nous avons vu ce qu'il faut penser de sa datation. Cela nous amène à évoquer une autre porte de Luz : celle qui ouvre à l'étage supérieur de la tour de l'Arsenal, édifiée au XIV^e siècle. Son tympan nu de forme irrégulière repose sur deux consoles au profil en cavet, similaire à celui que l'on observe non seulement à Sers et à Vizos mais également à Viey, Esterre et Villenave. Cela nous confirme que cette façon de faire est tardive et perdura longtemps.

Les modillons (fig. 14 et 15)

Les portails de Saligos et de Sazos ont conservé leur corniche d'origine, soutenue par des modillons. Ce sont les seuls. Les modillons de Saligos ont leur profil en cavet et sont nus. On remarque juste sur l'un d'entre eux un filet médian, comme sur les consoles qui soutiennent le tympan de Sassis. Les modillons de la corniche du portail de Sazos sont, eux, ornés d'animaux. De gauche à droite : un âne debout, tourné vers la droite, un coq, une tête de félidé, un motif indéfinissable (telle une araignée à quatre pattes ?) à l'aplomb du tympan, une tête d'homme, une tête d'animal non identifiable et un bovin debout, tourné vers la gauche, affublé d'une étrange tête (aux oreilles humaines), bref un ensemble structuré où règne la symétrie, et qui de facto oppose l'homme à la bête.



Fig. 14. Vizos, église Saint-Michel. Modillon. Cliché E. Garland.

Le Pays tòy a conservé davantage de modillons au chevet ou le long des murs gouttereaux de ses églises. Parmi les neufs édifices remontant à l'époque romane, sept en ont : Luz (chevet et mur gouttereau sud), Saligos (chevet et mur gouttereau sud), Sassis (chevet et murs gouttereaux), Sazos (chevet et murs gouttereaux), Sère (chevet et murs gouttereaux), Sers (chevet et mur gouttereaux). Ceux de Chèze et de Grust ont disparu⁷⁴. Cela étant, la majorité de ces modillons sont de simples consoles au profil en cavet. C'est le cas en particulier le long des murs gouttereaux, à l'exception de ceux de l'église de Luz et de quelques éléments dispersés, situés à des emplacements soigneusement choisis : à Sassis (tête humaine placée à l'extrémité orientale du mur gouttereau sud) ; à Sazos (écureuils affrontés sur le modillon le plus occidental du mur gouttereau sud ; masque grimaçant au même emplacement, côté nord) ; à Sère (billettes et copeaux sur les deux travées orientales du mur gouttereau sud) ; et à Vizos (tête de félidé et oiseau à l'articulation chevet-nef, côté nord)⁷⁵. Finalement c'est au chevet que l'on trouve les ensembles les plus intéressants : à Luz, à Saligos, et dans une moindre mesure à Sassis. L'église de Luz conserve près de soixante modillons, sous forme de deux ensembles : vingt-huit au chevet (tous décorés sauf un) et vingt-neuf le long des murs gouttereaux (vingt-deux côté nord – dix décorés, douze nus –, sept côté sud – un seul décoré, les autres nus).

Les modillons décorés le sont tous en bas-relief. Ceux du chevet, particulièrement soignés, ont été sculptés par un imagier expérimenté, habile à tirer parti de la lumière pour les rendre lisibles malgré la distance, le motif historié ou ornemental se détachant sur un fond plat granité (c'est la même technique que le sculpteur de Sazos a utilisé pour le modillon aux écureuils). Le répertoire décoratif de Luz inclut de nombreux motifs géométriques dont certains assez rarement traités en modillons, mais qui ne sont pas sans rappeler ceux que l'on trouve sur des pièces de bois (mobilier liturgique ou

^{74.} Chèze : du fait de l'avalanche de 1601 ; Grust : chevet remplacé et murs gouttereaux remaniés.

^{75.} Pour être complet, signalons la présence, à l'église de Sers, d'un modillon en cargneule très abîmé, sur le mur gouttereau sud de la nef, sur lequel un oiseau a peut-être été sculpté. De même il y a quelques consoles au profil en cavet avec filet central à Vizos.



Fig. 15. Luz-Saint-Sauveur, église Saint-André. Modillons du chevet. Cliché E. Garland.

consoles de plafonds, par exemple). Parmi ces motifs, des rubans entrelacés, des formes florales, mais aussi des billettes en damier, et des rais d'escarboucle, un motif apparu au milieu du XIIe siècle⁷⁶. Signalons un modillon orné de rinceaux à palmettes, similaire tant par la technique utilisée que par le motif aux rinceaux de l'archivolte et des impostes du portail nord, au point de laisser à penser qu'ils sont l'œuvre d'une même personne. Parmi les motifs historiés, qui appartiennent au répertoire décoratif contemporain, un basilic, un fauconnier, un homme aux prises avec une bête féroce, une tête de fauve, gueule béante, un centaure-sagittaire visant un cerf, ou encore la main de Dieu, bénissant, placée à l'aplomb de la fenêtre axiale de l'abside, ce qui n'est évidemment pas un hasard, et répond à la même main peinte au-dessus du chrisme d'une des voussures du portail nord, à l'aplomb du Christ en Majesté. D'un tout autre style, et infiniment plus frustes et simples, sont les modillons qui soutiennent les corniches nord et sud de la nef. Le répertoire, essentiellement profane, y est banal pour cette région centrale des Pyrénées : organes génitaux, gueule de fauve menaçante, croix pattée inscrite dans un disque, nef surmontée de boules et d'un poisson, quadrupède non identifiable, etc. Sans qu'on puisse le prouver, il est probable que c'est le même atelier qui réalisa les modillons du chevet et le tympan du portail nord (un atelier recruté à l'extérieur du Pays tòy ?). De même qu'il est probable que ce sont les artisans responsables des modillons de la nef qui ont travaillé au reste du portail (des artisans tòy cette fois-ci). Nous retrouvons au moins partiellement un répertoire identique à celui des murs gouttereaux de Luz sur les modillons qui soutiennent la corniche du chevet de l'église de Saligos, malheureusement en assez mauvais état de conservation⁷⁷ : en particulier la tête de fauve, la croix pattée inscrite dans un disque ou encore le thème de l'oiseau. L'influence des modillons du chevet de Luz s'y fait également sentir, de façon plus étonnante peut-être, sur deux modillons ornés d'entrelacs dont l'un dessine une figure enchevêtrée. À cela s'ajoute une représentation des clés de saint Pierre, patron de l'église : seul thème au contenu didactique et religieux dans cet ensemble. D'une toute autre veine sont les modillons du chevet de l'église de Sassis, sculptés en haut-relief. Sur les dix-huit d'entre eux, seize sont ornés d'une boule ou d'un boudin tenus par une griffe médiane. Celui placé juste à droite de la fenêtre axiale figure un visage d'homme, tout comme celui placé sur l'arête du mur gouttereau sud, en conjonction avec la corniche du chevet, le seul modillon figuratif des murs de la nef. À côté, le modillon qui clôt la série du chevet, à l'extrémité sud-occidentale de la partie tournante, figure une tête animale triangulaire (un bovin ?).

L'enfeu de Luz (fig. 16)

Cet édicule se présente sous l'aspect d'un arc maçonné, mouluré, abritant un petit sarcophage de pierre. L'arc repose sur des culots ornés de feuilles profondément incisées. Ces culots soutenaient des colonnettes, disparues, coiffées de chapiteaux à feuilles rabattues sur lesquelles repose une corniche moulurée. Trois modillons à rouleaux complètent l'ensemble. Comme nous l'avons indiqué, ce petit monument, daté de 1236 par l'inscription gravée dessus⁷⁸, n'est plus

^{76.} Il apparaît sur un sceau du comte de Barcelone Raimond-Bérenger IV attaché à un document daté de 1150. D. L. Galbreath, *Manuel du Blason*, Lausanne, 1942, p. 26.

^{77.} Ils étaient quinze. Il en reste quatorze, certains très usés.

^{78.} On lit: + AQI: IAZA: BEN [...] / BAT: FILLA: DE N'ARAMO: DE BARE / IA: E: DE MADALHENA ZERA: M° CC° XX° / XVI ANO: E MORI:



Fig. 16. Luz-Saint-Sauveur, église Saint-André. Enfeu encastré sur le mur du croisillon nord du transept. *Cliché E. Garland*.

à son emplacement d'origine. Peut-être l'avait-on initialement inséré ou plaqué sur le mur nord de l'église, à gauche du portail historié d'où on l'aurait déplacé lorsqu'on abattit le mur pour y établir la chapelle nord? Quoi qu'il en soit, sa présence laisse à penser que l'église était utilisée en 1236. Cet enfeu appelle plusieurs remarques:

- L'écriture cursive de l'inscription est franchement différente de celle de la plaque de la donation-dédicace.
- Il y avait un tailleur de pierre-sculpteur à Sère (ce que l'inscription ne précise pas, c'est si Gilles de Sère a réalisé le sarcophage ou l'ensemble de l'enfeu; cette deuxième hypothèse est la plus probable)⁷⁹.
- On trouve un écho des feuilles profondément incisées des culots sur les palmettes des portails de Sère et de Luz.
- Le répertoire ornemental des deux chapiteaux s'inspire d'œuvres romanes classiques. Quand bien même il n'en existe pas d'autre exemple dans la vallée, cela indique que le Pays tòy n'était pas complètement fermé, en cette décennie 1230-1240, à ce qui se faisait dans les vallées avoisinantes.

Objets mobiliers

Cuves baptismales et bénitiers Les cuves baptismales de Saligos et

de Sère se présentent toutes deux sous le même aspect : une cuve cylindrique inscrite dans un massif carré, flanquée aux quatre coins de cylindres sculptés dans la masse. Cette forme est unique dans les Pyrénées. La cuve de Sère est la plus grande, celle de Saligos la plus petite⁸⁰. Le bénitier placé à droite de l'entrée de l'église de Sassis, à l'intérieur, bien que de dimensions réduites, s'en inspire directement. Les fonts baptismaux de l'église de Luz, d'exécution moderne (XIX^e siècle ?) copient ceux de Saligos et de Sère.

Statuaire en bois

Le Pays toy ne conserve qu'une seule statue d'époque romane : la Vierge à l'Enfant exposée dans le trésor de Luz (fig. 17). C'est une Vierge en Majesté représentée de façon frontale, assise sur un trône. Son visage est fin, sa tête est

EN LA DARERA SETMA / NA / D'ABRIL : GILE : DE SERA : LO FE. (Ici gît Ben[...]. Fille du seigneur Aramo de Barèges et de Madeleine Zère, l'an 1236 (1220 + 16) et elle mourut la dernière semaine d'avril. Gilles de Sère l'a fait). Lecture et traduction du *Corpus des inscriptions de la France médiévale...*, vol. 8, p. 96.

^{79.} À moins que Gilles de Sère ne soit le commanditaire de l'enfeu ? Nous écartons cette thèse car alors comment expliquer qu'il ait fait placer l'enfeu à Luz alors que Sère était l'archiprêtré et possédait son propre cimetière autour de l'église ?

^{80.} Dimensions de la cuve de Sère: L x l x h: 98 x 98 x 44 cm. Cuvette: profondeur: 32 cm; diamètre intérieur: 78 cm. Cylindres latéraux: h: 7 à 12 cm; diamètre: 18 cm. La cuve repose sur un soubassement maçonné de 19 cm de hauteur. Cuve de Saligos: L x l x h: 73 x 72 x 27cm. Cuvette: profondeur: 17,5 cm; diamètre intérieur: 58 cm. Cylindres latéraux: h: 13 à 14 cm; diamètre: 12 cm. Hauteur du soubassement maçonné: 57 cm.

couronnée. Ses grandes mains entourent l'Enfant-Jésus, également couronné, placé sur ses genoux. Il bénit de la dextre et tient un livre dans sa main gauche : c'est le Christ-roi, reposant sur le sein de Marie, trône de Sagesse. Les traits sont sobres et d'assez bonne facture. Il en émane une dignité qui invite à la dévotion. Le style de cette statue, « retrouvée dans une petite église de la vallée de Barèges, par M. le chanoine Maréchal, curé-doyen de Luz »81, diffère sensiblement de celui de la plupart des vierges romanes des Pyrénées, généralement plus trapues. Toutefois des rapprochements s'imposent avec la « Vierge noire des croisades » vénérée depuis des temps immémoriaux dans l'abbatiale de Saint-Savin-en-Lavedan et dont l'origine nous échappe (même composition, même simplicité dans les plis, mêmes visages fins et couronnés, etc.), ainsi qu'avec la statue, malheureusement mutilée, de la Vierge découverte récemment à Luby-Betmont (Hautes-Pyrénées)82. D'autres rapprochements, moins directs néanmoins, peuvent être faits avec la Vierge d'Aragnouet (également mutilée), ou encore celle provenant de l'église Santa Maria de Coll, à Osor (Catalogne)83. Aucune de ces statues n'étant d'origine connue, il est impossible de savoir si c'est là l'œuvre d'ateliers régionaux ou bien si ces sculptures ont une origine plus lointaine. Ce que l'on peut dire en revanche, c'est que leur composition, leur hiératisme, s'accordent parfaitement avec ceux des Vierges en Majesté peintes au cul-de-four des églises mariales de la région (Santa Maria de Cap d'Aran, Santa Maria d'Aneu, Santa Maria de Taüll, etc.).

Proposition de mise en ordre chronologique

Au final, lorsqu'on prend en considération aussi bien les éléments structuraux, stylistiques et iconographiques, des différentes composantes des églises du Pays tòy, Saint-Jean-Baptiste de Sère apparaît bien comme l'édifice roman qui



Fig. 17. Luz-Saint-Sauveur, musée-trésor de l'église Saint-André. Vierge romane. *Cliché E. Garland*.

renferme les parties les plus anciennes du processus créatif qui conduisit les communautés locales du Pays tòy à se lancer dans la construction d'églises paroissiales en pierre. Pendant les XIe et XIIe siècles, rares sont les communautés villageoises à avoir emboîté le pas à Sère. Celles de Sers et de Sassis sont les seules, apparemment, à avoir osé se lancer dans cette aventure. À Sers, l'abside et la nef, dans leur état primitif, paraissent avoir été édifiées assez tôt dans le XIIe siècle, peut-être simultanément à la deuxième campagne de Sère (celle qui vit la construction de son chevet et de son mur sud). Le cas de Sassis est plus difficile à trancher. On serait tenté d'y voir une construction du milieu du XIIe siècle, avec son décor de modillons si caractéristiques de cette époque et sa nef charpentée. Son portail occidental, d'une sobriété rustique, pourrait bien être le témoin de la pénétration de l'art roman régional en Pays tòy. Les choses changent brutalement à l'extrême fin du XIIe siècle lorsque l'abbé lay de Luz (mais est-ce bien lui ?) décide de se lancer dans le vaste chantier, ambitieux au regard des réalisations locales, mais modeste comparé à tout ce qui s'était déjà édifié dans les vallées pyrénéennes et au-delà, dans la construction de l'église Saint-André. Il fit appel à un imagier chevronné pour

^{81.} François Pitangue (dir.), La Vierge dans l'art et la tradition populaire des Pyrénées, catalogue de l'exposition tenue au Musée Pyrénéen à Lourdes, avril-octobre 1958, sans pagination.

^{82.} Luby-Betmont est un village situé à trente kilomètres au nord-est de Tarbes (département des Hautes-Pyrénées). Il y manque malheureusement l'Enfant-Jésus ainsi que les mains de la Vierge. Je remercie M. Thibaut de Rouvray de m'avoir signalé cette découverte.

^{83.} Conservée au Musée épiscopal de Vic (Catalogne), elle est datée des années 1180-1200.

réaliser sous la supervision ou les conseils d'un clerc lettré, le tympan nord ainsi que la corniche de modillons du chevet de l'église; tandis que d'autres, probablement des tailleurs de pierre locaux, se virent confier les parties secondaires du portail (voussures, chapiteaux, etc.) ainsi que les modillons de la nef. Est-ce ce chantier qui stimula le clergé en charge de Sère, église-mère de la vallée? Toujours est-il que c'est à la même époque que celui-ci décida de doter son église, qui apparaissait désormais comme modeste en comparaison de celle de Luz, d'un portail digne de son rang, abrité par un porche qui devait rester pour des siècles l'unique porche maçonné de la vallée. Ils copièrent la structure du portail de Luz. Pour les deux chapiteaux, ils firent appel probablement à l'imagier du tympan de Luz, mais pour leur tympan réalisé par un artisan local, ils optèrent pour un chrisme flanqué de symboles christiques, suivant en cela une mode largement répandue dans le Sud-Ouest de la France et toute l'aire pyrénéenne.

Le chantier de Luz donna une impulsion décisive à l'ensemble de la vallée. D'autres communautés villageoises entreprirent alors d'édifier des églises en pierre. En quelques décennies, en ce début du XIIIe siècle, la physionomie de la vallée et de ses villages se transforma durablement. À commencer par Sazos où la communauté locale s'inspira pour son portail de celui de Luz, en faisant appel à l'imagier des chapiteaux de Sère et du tympan de Luz pour ses propres chapiteaux84, tandis qu'un second imagier se chargeait de sculpter le tympan et les modillons de la corniche. Parallèlement à ce chantier, celui de Saint-Pierre-Saint-Paul de Saligos était en cours. L'église est soignée, son portail emprunte, en la simplifiant, la structure de celle de Luz. Son tympan est un compromis iconographique entre celui de Sère et celui de Luz avec son chrisme entouré du Tétramorphe. Au chevet, la corniche de modillons s'inspire de celle de Luz, essentiellement de celle des murs gouttereaux. La destruction partielle de l'église de Chèze nous empêche de pouvoir en préciser le moment de sa construction. Mais nous sommes enclin à la situer à cette même époque. Est-ce l'éloignement relatif, la modestie du village, ou la faiblesse de ses ressources humaines, toujours est-il qu'à Grust, dont le chantier a dû être contemporain ou suivre de peu (nous sommes au début du XIIIe siècle), le maître d'œuvre du portail de l'église (il reste assez peu de choses de l'édifice primitif) s'inspira du portail de Saligos sans en comprendre vraiment la signification semble-t-il. Ce fut le dernier maître d'œuvre à avoir cette ambition. Il n'est pas facile de situer correctement la construction de l'église Saint-Michel de Vizos dans cette tentative de chronologie comparée. Mais tout dans sa structure, son abside semi-circulaire avec sa fenêtre axiale similaire à celle des églises précitées et surtout ses deux modillons conservés, tend à situer sa réalisation en ce tournant de l'an 1200, voire dans les premières années du XIII^e siècle, c'està-dire en même temps que les églises précitées de Sazos, Saligos et Grust. C'est à la même époque que les autres communautés villageoises, celles de Viey et celles d'où proviennent les deux linteaux en remploi (Saint-Martin? Viella?), édifièrent leurs églises en pierre. Celles d'Esterre et de Villenave leur emboîtèrent le pas, avec toutefois un décalage certain dans le temps.

Ainsi le Pays tòy se dota-t-il d'un chapelet d'églises d'allure romane qui allaient en façonner durablement le paysage monumental. À l'extrémité méridionale du Lavedan, *de facto* à l'écart des grands centres de pouvoir laïc ou religieux de la région (mais pas totalement isolé pour autant), le Pays tòy prit le temps de s'approprier ce qui s'était fait dans la région, autour des grands centres que furent Saint-Savin-en-Lavedan ou Saint-Pé-de-Générès, et sans regarder au-delà de la ligne des crêtes. Cela lui permit de réaliser un ensemble cohérent qui a su, malgré bien des vicissitudes, parvenir jusqu'à nous pour nous offrir ce bouquet d'églises rurales au charme indéniable et qui en marquent encore le paysage, à défaut de nous offrir des créations réellement novatrices.

^{84.} À moins qu'il ne s'agisse d'une autre main, mais de toute façon expérimentée.